

VIOLANTE

CLAIRE

LE GOÛT DE LA TENDRESSE

LES PRESSES DE LASSITUDE

Du même auteur, aux Presses de Lassitude :

Une fille coule
L'extrême pointe de l'âge de fer
Dur
Technidolor

Violante Claire

Le goût de la tendresse

Les Presses de Lassitude

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>
ISBN 979-1-0912190-1-3

[...] Mais... courage! Il y a en toi un esprit peu commun, je t'aime, et je ne désespère pas de ta complète délivrance, pourvu que tu absorbes quelques substances médicamenteuses qui ne feront que hâter la disparition des derniers symptômes du mal. Comme nourriture astringente et tonique, tu arracheras d'abord les bras de ta mère (si elle existe encore), tu les dépèceras en petits morceaux et tu les mangeras ensuite, en un seul jour, sans qu'aucun trait de ta figure ne trahisse ton émotion. Si ta mère était trop vieille, choisis un autre sujet chirurgical, plus jeune et plus frais, sur lequel la rouille aura prise, et dont les os tarisiens, quand il marche prennent aisément un point d'appui pour faire la bascule : ta soeur par exemple [...]

Maldoror

01

Angoisse, plaisir, où est la différence. L'un ou l'autre s'aborde avec la même froideur. C'est chaque fois un moment qui passe. C'est sur l'autre que l'un s'ouvre irrémédiablement ; comme un horizon bouché, sa limite. L'insondable et la démesure accompagnent plus volontiers d'autres sentiments moins flatteurs, plus effrayants aussi.

Que l'angoisse vous submerge, il faut pour la dissiper jouer avec l'action ou bien s'y plonger, le résultat est le même ; voilà le plaisir. Mais si c'est lui qui vient en premier alors le plus beau qui puisse suivre est l'horrible béance du néant et c'est déjà oser aller loin.

Dopée par les fluides de l'angoisse la volonté se décuple et tranche précisément dans la réalité. Plus rapide et plus contrôlé, l'être se meut dans un temps rallongé.

Quel est le meilleur, la rapide machette du plaisir qui se fraie

un chemin violent et précis dans l'angoisse ou bien l'apparition soudaine de cette fragile barrière, infranchissable sous peine de mort aux êtres frêles que nous sommes, quand la lucidité du plaisir nous dévoile la mesquinerie de notre envergure et nous frustre.

Choisissez : vous avez perdu.

Remercions nos parents qui nous ont faits pour se satisfaire et n'innovons pas. Malheur à celui par qui le scandale arrive, signé dieu.

Notre présence est opaque et occulte notre vision mais les vues d'ensemble sont dangereuses : si nous nous éloignons trop nous disparaissions du tableau.

02

La chair des enfants est la véritable nourriture spirituelle. L'hostie ou ses équivalents, fabriquée à la chaîne par des employés de boulangerie est une plaisanterie sinistre et injurieuse est-il besoin de le préciser. Au même rang que le yaourt au lait entier, le fromage de montagne, les céréales germées. Trouver un être frais, non destiné à la consommation, dont la nature serait si bien venue que même sa famille ne pourrait l'entacher –rarissime– qui vous remue jusqu'au fond de l'âme, ce monstre que vous regardez en tremblant que votre esprit ne conçoit que partiellement et avec difficulté... on pourrait épuiser sa vie à sa recherche. Ce pur diamant de l'innocence et du savoir ne se croise pas si souvent, bien sûr. La plupart sont comme des rôtis déjà troussés ; ils sont de la nourriture animale, chaude au premier repas et ensuite un reste froid dans un coin du frigo. Cochon, poulet, saumon fumé, rien de spécial.

04

Je pense, je fais tout ce que je peux pour penser mais c'est presque impossible. Il y a autour trop de monde qui sait exactement comment couper ça. Car c'est la seule chose à quoi il n'est pas permis de prendre forme autre que celle mise au point quotidiennement par les employés de la pensée officielle. Si cela se produit malgré tout alors elle n'apparaîtra pas plus qu'un paysage à un aveugle. Cependant se trouvera ainsi désigné celui qui est sans pouvoir (sans apparence), que l'on peut harceler s'il est besoin de harceler quelqu'un, ou dont les désirs seront considérés en tout dernier lieu s'il reste, par hasard, de la place ou du temps ce qui bien sûr est rare ; il y a les priorités. La viande n'admet que ce qui la conserve et la fait prospérer. Accéder à ce rôle donne une première importance à toute chose futile, vaine, mesquine et imbécile. Ces qualités sont nécessaires. La famille est la merveilleuse

formation de la viande. La procréation est toujours par défaut, rarement est-ce un choix délibéré quoique l'on en dise. Dans ce cas l'abruti est en plus un salaud. Tout ce que les parents concèdent aux enfants qui ne leur ressemblent pas est un signe de faiblesse, un gaspillage insupportable.

05

Ce qui n'existe pas ne se voit pas

Ce qui ne se voit pas n'existe pas

Je ne dis rien que vous ne sachiez. Les failles dans le mur sont nombreuses mais on a très bien compris qu'elles seront inexistantes si elles ne sont pas vues.

Invisible signifie ne pas exister.

Supprimer l'existence à ce qui existe : cesser de le voir.

Vous ne serez jamais libre si vous ne tuez pas vos parents, du fait de la structure sociale ; et du fait de cette même structure vous n'aurez jamais l'occasion d'user de votre liberté si vous les tuez.

C'est pour ne pas risquer de manger ses enfants qu'exposée à la tentation de cette chair si attirante la mère se retrouve

obsédée par les nourrir. Fourrer de la nourriture dans toutes ces bouches, manipuler des choses crues, molles, dures, flasques, les faire grésiller, couper, trancher, plonger ses mains dans les entrailles des animaux morts tout cela vous raconte dans le plaisir, le plaisir de manger ceux qui sont proches. Détournement. Massacrer le dehors pour préserver l'intérieur. La mère : le chasseur brutal devenu par son choix, ce qu'elle explique comme sa « nature » –une mère féconde– n'a que son instinct de chasseur et sa faim dévorante pour trouver les gestes de son nouveau rôle. C'est l'instinct de chasser qui organise régente l'intérieur, prend en mains la nourriture et l'entretien de la chair vivante. C'est un instinct monstrueux, frustré, âpre, qui renverse toute volonté opposée, qui ne renonce jamais et qui aura raison de tout, question de temps. Mais ses mièvreries de façade ne pourront jamais épuiser le désir de la proie et du sang. Et seule la force de ce désir frustré peut contraindre cet être sauvage et brutal (forcé dans ce rôle social pour la supérieure raison de la propagation) à accepter le sacrifice de sa liberté.

Le troupeau fait passer ses lois pour « état de nature ». Mais personne ne saurait définir cet état trop précisément. C'est pourtant le mot que chacun comprend bien. Le mot magique, il ne s'explique pas.

Le troupeau ne tolère pas les transgressions ouvertes à sa « nature ». Il en commet à chaque moment, son profit en dépend et aussi sa survie mais cela doit être déguisé sans fin pour sembler s'y conformer et cette hypocrisie expiée par une autre, le sacrifice de victimes qui d'elles-mêmes (mais pas du tout par un effet de leur volonté) se sont désignées.

06

J'ai lentement longé les terrasses –je voulais me sentir profiter du bien-être de cette soirée chaude– sans pouvoir me décider à me mêler à tous ces laids bronzés aux cerveaux plus épais encore que leur ventre, prenant leurs aises. J'ai renoncé au café dont j'avais envie. C'était insultant de partager ainsi un moment de relâchement béat. Je suis restée dans la voiture près de la mer. Sur le parking. Je les ai regardé grouiller, vaquer à leurs petites affaires et assisté à quelques scènes toujours distrayantes, tellement vues. Les visages et les corps comme de vieux prospectus trop lus, envahis par l'archétype, n'ayant rien encore qui pût se dissimuler. Parfois quelqu'un, vaguement.

Je me décide enfin à écrire ce qui va suivre. C'est d'une très grande difficulté. Je crains d'être désigné avec une dif-

férente compréhension. La mauvaise foi ne se connaît pas en tant que mauvaise foi. Mais elle en sait assez pour s'allier à la mauvaise conscience et provoquer de terribles déchaînements. D'abord je refuse que me soit attribué un sexe. Je n'ai pas l'intention de me reproduire je ne suis pas un animal social.

Ces idiots m'ont faite pour leur honte. Et pour ma souffrance. C'est déjà douleur que les voir prospérer, croître et multiplier. Ils m'ont piégée. Inconscients. J'ai cru longtemps que je pourrais vivre en ne regardant pas la plaie et en faisant abstraction de la douleur. C'est après tout ce que fait tout le monde. Je dois admettre pourtant que la douleur m'incite à persister dans le mouvement qui l'a provoquée. Ce n'est pas perversion. C'est de la rage. J'ai droit à ce mouvement. Je n'y renoncerai pas. Et je ne me laisserai pas briser.

L'esclave a pris l'habitude de ramper devant le maître, sa superbe chez lui l'en dédommage. Il n'est en général pas contredit, en tous cas tant que ça rapporte. Ainsi traître à sa cause, son infamie contagieuse, indigne de lui-même, il peut alors porter les signes de ses maîtres et se trouver investi de leur prestige. Devenir maître avec le temps et les veuleries. Tout le monde s'entend.

Cet été j'ai enfin réussi à voir dans le sombre et la confusion de mon esprit. Et j'ai compris que je devais laisser au jour la dureté et la cruauté. Sans me décider à franchir quelque limite, je continuerais à m'épuiser à vide. Sans gagner de terrain. Sans pouvoir prétendre à mon être entier. Et toujours m'agiter vainement sans que se comble cette effrayante

vacuité. Insupportable perspective. De ce que j'ai fait il n'y a en fin de compte rien de spécial à dire. Les détails pratiques empêchaient autre chose que la platitude. C'était de la gestion de situation.

07

Je me rends compte à présent que toute mon enfance (heureuse) ne fut que travail d'enserrement dans des liens d'une totale imbécillité. Je ne puis pardonner. J'ai pensé que je l'avais fait mais la rage me prend encore. De désagréables souvenirs me font encore frémir de la même honte que déjà à l'âge de sept ans –cérémonie de la confirmation où ma grand'mère ornée d'un grotesque chapeau, avec la complicité de ma mère non moins chapeauté et qui autrement ne mettait jamais les pieds en ces lieux, m'a traînée à l'église où il m'a fallu m'agenouiller devant un obèse que je ne connaissais pas tendant une main livide, dégueulasse ornée d'une grosse bague portant rubis à baiser dans une atmosphère de terreur ; les garçons sur leurs bancs entonnèrent « je suis crétin, voilà ma gloire » et ils avaient raison. C'est une église forte en souvenirs puisque quelques jours plus tôt j'avais

longuement contemplé avant d'y entrer, un chien blanc dont le crâne avait été broyé par une automobile et qui gisait au bas du porche. Et le paroxysme de mon adolescence n'a pu que m'épuiser vainement. Puis ce fut cet égarement léthargique. Sans que cesse en fait la douleur ou la rage. J'aime pourtant le moment de mon enfance.

Il faut tenir les pattes et les ailes des poulets que votre mère égorge, à la campagne. La vieille tante, elle, a le coup de main, elle tient tout toute seule, couteau, ailes, pattes. Les soubresauts sont forts mais pas assez pour n'être contenus par un enfant ; ça se détend ensuite. Les viscères de lapins sont très jolies, lisses, luisantes et sentent bon ; la mort bien sûr.

08

Il n'est pas si facile de discerner ce qui est de la viande de ce qui n'en est pas. Vivant ; parce que mort ça se voit tout de suite. Même non adéquatement emballé on sait vite si on peut manger ça ou non. Je ne pense pas évidemment aux cas extrêmes mettant en jeu la survie. Là où je suis ce n'est pas pour survivre que nous mangeons. C'est une affaire, je ne sais pas, de volupté, de prise de position sociale, et surtout le moyen de se trouver asservi, sans recours. Il faut manger pour vivre est le prétexte qui ne laisse aucune issue. Jamais un consommateur n'oubliera le chemin du pourvoyeur de nourriture. Quel qu'il soit. La nourriture, cet objet utilitaire incontournable devient un moyen terrible de réduction à l'esclavage impitoyable ; le vecteur de la plus ignoble confortation ; infect substitut pour prendre la place de ce dont on n'a même plus idée, qui était sans doute irremplaçable et

dont le mot de volupté ne peut certainement pas rendre compte. Pourquoi y a-t-il de la viande et de la chair ? Ou pourquoi telle chair est-elle viande ?

Ce n'est pas la faim qui fait saliver ou en tous cas pas la faim qui serait en rapport avec le système digestif. Il est juste difficile de manger sans vomir ensuite car on ne peut pas se trouver satisfait après avoir cédé –et quotidiennement– et se trouver empli des morceaux que le monde vous a spécialement concoctés. Le piège pose ses premiers éléments dans le lait.

Ceci est ma chair. Mon sang s'est écoulé dans les rigoles des abattoirs. Et voici ma chair qui reluit sous le film plastique étirable. Souffrance et malheur. Il n'y a pas de grandeur dans l'humilité. Cette chair n'est pas bonne à manger. Maculée par l'angoisse et la résignation, réduite par des brutes à l'état emballée et reproduite à volonté sur le mode industriel. Même si rose et si luisante. c'est une viande très triste. La tristesse n'est pas consommable. Notre chair notre esprit et notre intelligence trouvent leurs éléments dans ce que nous avons mangé.

09

Ce vide que RIEN n'a pu combler

10

Pourquoi l'anthropophagie est-elle tabou à ce point ? Parce que dans ce monde elle est le seul moyen pour un individu de se restaurer dans sa dignité.

La plus petite trace de sa dignité dans un individu est le pire ennemi d'un monde occupé à gérer des esclaves.

11

Été. 1er mois le 29

Se libérer passe par des actions. Les actions se produisent dans le monde matériel et demandent que l'on résolve et assume des problèmes pratiques. Il faut également persévérer au travers du temps qui prend alors une importance que l'on n'aurait pas voulu lui accorder. L'action demande du courage ou de n'avoir pas le choix.

Il s'est trouvé que je suis longtemps restée seule bien que je voie beaucoup de monde chaque jour mais il n'y a que dans la solitude que les pensées s'organisent ainsi dans la tête ; l'extérieur se trouvait tellement étranger que rien de ce qui en venait ne pouvait interférer. L'été, également produisait une sorte d'annulation de l'intérieur/extérieur pratiquement parlant et le jour durait fort tard. La forêt était très sèche, beaucoup de monde la traversait. Il était naturel d'y rencontrer des

gens et même d'échanger quelques mots. Attraper un surfer était plus simple qu'autre chose. Le soir au moment du retour. Il est resté longtemps endormi sous les fougères car après lui avoir demandé de m'aider, je lui avais offert du jus de fruit altéré. Lorsque la forêt se fut vidée je liai ses pieds lançai la corde par dessus une branche et il resta là, pendu, la tête en bas. J'avais l'habitude de voir des humains dans les animaux sacrifiés et même dans la façon dont les cafards tentent de préserver leur vie, mais le chemin opposé est plus difficile. Le plus sujet à problème était le jaillissement du sang. J'avais creusé dans le sable en dessous et je ne revins qu'un moment plus tard bien après que tout soit fini. C'était une action décidée dans l'absence du choix. Elle ne peut être sujette au plaisir ou au remords.

Les soirées d'été si chaudes sont un écrin merveilleux pour les événements. Elles font de tout des souvenirs de bonheur. Je me souviens qu'en rentrant je me suis égarée ou bien l'ai-je cru car j'avais perdu mes sens, errant dans un instant d'odeurs, d'ombres, de bruissements et de tout ce qui s'était aplani dans ma tête, et que je n'avais plus idée de là où je me trouvais, ni dans le temps, ni dans l'espace, mon nom même m'avait déserté, je pense. Pourtant je marchais très vite et je crois bien en direction de la route. Un son jouait dans la forêt vers quoi je me suis dirigée. Il était bien petit, installé à l'arrière ouvert d'un camion, et peu de lumière ; c'était parfait ; je suis restée assise assez longtemps contre un pin, je me disais qu'il fallait partir avant qu'ils ne mettent le feu à la forêt avec tous leurs instincts de campeurs largués en train de se réveiller mais je me sentais écroulée et je me suis endormie. Cela n'a pas trop duré à mon avis, je suis retournée vers la route en suivant un groupe qui partait dans la nuit. J'ai fait à

piéd le chemin jusqu'à un parking forestier où se trouvait ma voiture, assez loin. Tout était tellement normal, on aurait pu être la veille ou n'importe quand. Étrange.

J'ai mis la viande de ses cuisses dans le congélateur.

Le lendemain fut une très bonne journée, très chaude. Je me suis baignée plusieurs fois, l'amplitude de la marée était faible, il y avait beaucoup de petites vagues, je débordais d'énergie. J'ai bu mon café en pensant au surfer. J'avais envie d'aller le voir. Je l'imaginai dans les essaims d'insectes. Autour, la forêt faussement immobile. Je me suis réfrénée.

Beaucoup plus au sud il y a dans la forêt une aire de pique-nique où les rayons du soleil couchant jouent encore dans les feuillages alors que plus à l'intérieur l'ombre s'est déjà abattue partout. C'est là que j'ai fait cuire les lambeaux de viande en partageant le barbecue avec une famille qui m'en a obligeamment cédé une partie pour la cuisson de mon dîner. Tout le temps que ma viande cuisait je n'ai pas quitté les abords du foyer mais je dois dire que ça le faisait bien ; si on m'avait demandé ce que c'était j'avais opté pour « jambon de porc » ; il n'y eut pas de question. J'ai mangé.

Je me sens bien, vraiment. En pleine détente. Je me suis trouvée toujours assez d'accord avec les végétariens qui n'étaient en vérité pas opposés au fait de manger de la viande à condition qu'ils aient eux-mêmes tué l'animal. J'en éprouve maintenant le bien-fondé. Je suis assise devant la mer, je viens de finir mon dîner. Je pense au garçon pendu au chêne liège dans la lumière des rayons couchants et à son être qui commence à se fondre en d'autres, dans le vent son esprit dans sa chair la vermine. Je m'allonge sur le sable encore très chaud, tout est rouge.

Je me suis rendu vers la ville, en bord de mer, où je suis resté longtemps à une terrasse. C'était extra je me suis bien ennuyé et c'était voluptueux.

Puis je suis parti en voiture, je suis allé jusqu'à plus de deux cents kilomètres, j'ai pris des auto-stoppeurs ; je suis rentré ensuite.

12

Le désert c'est là où nous sommes. Où conduisent les visions non partagées. Ne pas souhaiter en sortir. On n'en sort pas. À moins d'être devenu autre ; alors cela se ferait tout seul car nous nous trouvons juste là où nous place ce que nous sommes. Ce n'est pas le sujet qui est en question mais ce qui le traverse, ce qui le meut, ce qui se noue en lui pour créer un extérieur et un intérieur ; ce qui en lui trouve sa vie et son expression. La chaleur humaine est factice et aussi froide que les aspirations qu'elle sert. Rien n'est plus méprisable qu'un piège à esclaves sinon celui –un esclave désireux de bien servir– qui l'a conçu, ni plus froid.

Si un être dit « je veux vivre tel que je suis » alors qu'il se fasse à vivre dans le désert. Qu'il s'y fasse tout de suite, inutile de perdre du temps.

Dans le désert tout est équivalent. Tout est à prendre. Rien n'y

a de valeur que celle que lui accorde notre désir ou notre caprice. La reconnaissance de tout ce qui dans les écoles fait l'objet de leçons en tant que valeurs inaliénables, droits, etc. ne se considère ici que du point de vue de la tactique ou de la stratégie. Prendre. Les nuances n'y ont pas lieu ni les classifications. Tout y coexiste dans une parfaite équivalence, une rassurante égalité. Tout se pèse et se calcule au moment de s'en servir car rien ne se maintient. La nuit y détruit le jour qui s'ouvre toujours sur le vide. Les pensées du désert sont éclatantes comme les viscères qui explosent au soleil et s'écroulent lorsque la lame fend la fine peau du ventre. Tout être dont ce lieu est la place, qu'il l'ait ou non voulu, portera un peu de la marque de cette fascination et se trouvera à l'écart. Qu'il accepte d'en jouir seul.

13

Les familles sont très bien lorsqu'elles sont brisées. Le désarroi et le malheur seuls ont une chance d'élargir un peu les étroites limites de leur petit univers matériel. Les petites filles tombent si vite des jetées, et la mer est si tumultueuse. Une petite fille de sauvée qui sans le savoir mourut d'une balle et que l'on crut noyée. Ce mauser est trop facile quoique bruyant. C'est une vraiment vieille chose. Mais je préfère agir selon les principes adaptés de la théorie de l'architecture accidentelle. User de ce dont on dispose, rester en contact avec l'extérieur, favoriser avec lui les échanges féconds. Apprécier les avantages d'un léger inconfort et ne pas y renoncer. La même arme avait le soir précédent aussi mis fin à deux auto-stoppeurs, un couple tout-à-fait joli et vraiment à l'aise qui quittait son terrain de camping pour une boîte mais il n'y avait pas de place dans la voiture de leurs amis. Je me

suis arrêté sur le bord d'une plage, disant « je reviens tout de suite » emportant les clefs et mon sac. J'ai surveillé la route et les alentours. Quand je suis revenu, ils étaient –comme je le souhaitais– sortis de la voiture. Ils fumaient un joint dans le sable. Morts en plein bonheur. Je les ai laissés là avec leurs sacs tout leur attirail sauf le liquide. L'arme, je ne l'ai pas gardée après la petite fille. La prochaine marée du siècle la fera apparaître peut-être en descendant.

Ces deux jours étaient un changement obsédant. Je revins à mon appartement en ville pour m'obliger à un break. Je pris le train le soir de la petite fille. Je me sentais parcourue d'un flux nouveau. Non pas quelque chose qui s'amassait en moi et que retiendrait mon égoïsme mais plutôt se dégageait comme une puissance de don. Une dimension autre qui s'épanouissait magnétiquement. Et il y avait cette fille qui tournait autour de moi. Elle avait commencé par me demander une cigarette, mais je n'en avais pas. « Je ne fume pas » lui dis-je. Elle était restée assise à proximité. Elle m'épiait plus ou moins et j'ai pensé qu'elle était à la recherche de son sort. Mais je m'en foutais. Je n'en attendais rien. Elle était attentive à ses attitudes, je voyais bien qu'elle faisait semblant de lire. C'était pour un jeu nouveau dans ma tête, et sans conséquence, pour passer le temps du voyage, que je lui prêtais des attitudes de cadavre. Puis elle m'a relancée ; elle parlait beaucoup pour quelqu'un qui recevait si peu de réponses. C'était distrayant et contrariant à la fois. Mais ça restait une légère brise de surface : je baignais au fond dans un lac de sérénité. Mon indifférence attisait son intérêt et c'est quasiment après m'avoir forcé la main qu'elle se retrouva en train de m'accompagner chez moi pour y passer la nuit remettant au lendemain de prendre contact avec l'ami qui devait l'héberger quelques jours. Elle n'avait pas de mobile et ne

s'arrêta en route dans aucune cabine. J'avais décidé de la planter là si elle téléphonait. Mais l'oiseau était chez moi et personne n'en savait rien. Il y avait de la vodka dans le congélateur, elle ne se fit pas prier.

Je l'ai aidée à se déshabiller et prendre un bain car elle avait trop bu et luttait contre le sommeil. Le bain fut de son sang, je le regardais mêlé à l'eau qui tourbillonnait autour de la bonde. Je réfléchissais à un moyen propre et rapide de séparer la tête. Ce qui ne put se faire avant le lendemain où j'ai acheté une scie électrique. Ce que je n'avais pas fait pour le surfer, je le fis pour elle. J'ai ouvert son torse et son abdomen et je l'ai débarrassée de ses viscères qui ont fini avec la tête et les extrémités, soigneusement enveloppés et dans cinq endroits différents assez éloignés les uns des autres, poubelles ou répugnants tas destinés aux bennes à la fin des marchés. Le reste, bien glacé, pouvait attendre ; pour ma part, j'avais envie de me repaître de solitude, j'adorais cette lourde chaleur dans la ville. C'est une période où je n'ai pas beaucoup l'habitude d'être là et je me plaisais à cette moiteur calme, pas très fréquente pour moi en ce lieu. Je commençais à comprendre que quel que soit le résultat de cet effort libérateur que je venais de produire, rien n'était plus éloigné de représenter un changement. Il s'agissait seulement de la différence qu'il y avait entre piétiner devant un obstacle ou trouver un moyen de le franchir—et cela se passait à l'intérieur de la millième partie de la plus petite goutte d'eau dans l'océan—. Mais c'est bien sûr l'obstacle qui détermine le moyen ; il n'y a là aucune liberté. Autoritairement la loi désigne la transgression. Ceci n'avait rien de décourageant, au contraire. Le monde, dans son organisation même aime à être reconnu et accepté, il l'exige et ne nous laisse pas le choix. Les lois n'exigent que de ne pas être remises en ques-

tion. Et celui qui les ignore sera juste écrasé sans être vu. Se libérer de ses entraves, passer au delà est juste changer de place mais c'est rester sous leur lumière. Et dans cette lumière brille le sang, grésille la viande et s'effondrent sous leur poids les immondices.

Tout accepter passivement, ce qui s'offre et se propose comme choses allant de soi, c'est signer ce contrat qui nous donne pour zéro. Puisque nous sommes gérés en tant que masse notre existence ne peut être reconnue au niveau individuel. La paresse et la veulerie nous inclinent à nous arranger de ce deal en effet fatigant à briser. Si un orgueil insensé me rend la vie insupportable, dans ces conditions reprendre ce qui m'appartient c'est à dire moi-même exige que je recoure à des moyens extrêmes. Mais c'est cependant mon droit absolu et au niveau du langage personne ne dira le contraire ; c'est même ce que le langage hypocritement érige en valeur primordiale, essentielle, inaliénable, le droit de chaque individu à disposer de lui-même. Le sens entier du monde organisé est cependant que le rapt de son être au détriment de chacun et pour l'harmonie de la masse soit accompli. Le fait est que s'appartenir, « cette chose toute naturelle », demande des efforts et une endurance qui sont de l'ordre de ceux qui arrachent les records. Avec en plus qu'ils se déroulent dans l'adversité la plus hostile sous les dehors les plus trompeurs. Chaque effort surhumain est réduit à rien, du plus petit revers de patte de la bête qui fait semblant de n'avoir rien vu. Mangeons les fruits de la terre, nous qui vivons sur la terre. Voilà la forme (applicable dans tous les domaines) d'une idée simple qui nous transforme en cafards. Ils sont dans les supermarchés, les fruits de la terre, et le choix en est déjà fait. Si l'on en a les moyens on peut néanmoins se ranger dans des catégories « supérieures » en s'approvisionnant

autrement ; il ne s'agit bien sûr que d'un effet de prestidigitacion visant à créer l'illusion de catégories qui ne sont qu'un autre masque pour le même. Choisir soi-même sa nourriture ne peut donc être qu'un acte engagé et donc illégal. Voilà donc que pour manger « libre » ou « responsable » il faut manger illégal. Et voilà aussi que la notion de liberté et de responsabilité doit s'attacher au fait de manger. Si manger demande autant d'efforts, il faut alors manger sans concession, manger le fin du fin, la pointe du luxe, le super prédateur, son semblable. Et voilà comment la plus extrême sophistication, la plus totale rigueur, et le comportement le plus vil de la bête la plus brute se retrouvent concordant exactement. Dans un monde vil rien ne peut exister qui ne soit encore une des faces de la vilénie. Bon appétit, cafard.

14

Une nuit alors que je rentrais à pied d'une promenade, je vis une voiture emboutie contre un poteau de feux de signalisation. Elle était vide. Après une centaine de mètres gisait renversée une moto dont le conducteur mourait, le sang s'égouttant de son casque. J'ai trouvé pas mal d'argent dans son sac à quelques mètres et je n'en suis pas à négliger ce genre de cadeau. J'ai continué ma promenade. J'entendis s'approcher les voitures à sirène, je me suis demandé qui, flic, badaud, brancardier, je venais de léser.

Je repris le cours quelque peu désabusé ce soir de mes pensées. Il m'apparaissait à quel point je ne pouvais que mentir, tellement que même pour moi-même, je devais déjà rien que pour saisir le cours des choses, en faire une interprétation. Je trouvais déjà dur de n'avoir pas directement accès aux manifestations de la réalité sinon à travers une représentation et

que toute expérience que personnellement je pouvais en faire, je ne pourrais la partager qu'au moyen d'une représentation ce qui donnait : contresens puissance deux. Il m'apparaissait bien que toute action de ma part, toute décision, toute compréhension que j'aurai de moi-même n'étaient que réaction à des représentations antérieures qui me déterminaient absolument (ce qui annulait la réalité de tout ce à quoi je –ou n'importe qui– prenais part) et que je pouvais en conclure que tout ce qu'il y avait pour moi de plus méprisable en ce monde ou de plus enviable, eh bien, c'était tout aussi bien moi et qu'il n'était pas facile de voir où placer la différence. Depuis longtemps le couteau est tordu dans la plaie. Lorsque le mauvais choix a été fait, c'était dans une époque tellement reculée, éloignée, que peut-être ce qui fit ce choix est devenu humain par la suite, en tous cas ce n'est certainement pas dans la mémoire d'un humain que l'on va en trouver la trace. Mais pour nous le fait est, le couteau est bien tordu dans la plaie. S'avouer mauvais et s'expérimenter en tant que tel joyeusement est malheureusement pris pour une attitude romantique, une erreur de jeunesse, rien de sérieux. Dans quel fatras d'images devons-nous tracer notre route. Penser ainsi est toujours un jeu. On finit dans un paquet de paradoxes et de contradictions plus sympathiques les uns que les autres, l'esprit léger et l'appétit stimulé.

Connaissez-vous le plaisir de faire à manger pour vous tout seul. La préparation de quelque chose qui vous plaît spécialement, que vous allez manger à votre guise, exactement comme cela vous amuse le plus, dans le moment où vous en avez envie. N'est-ce pas le signe d'un heureux caractère. Est-il vrai que les personnes qui ne s'embarrassent pas de gourmandise sont inquiétantes. Quelles sombres passions les

dévoient qui leur prennent aussi ce temps-là.

Je pensais en mangeant cette tendre viande aux représentations. Comment ce gibier s'est fait prendre, je ne peux utiliser que des clichés pour le dire. Rien qui soit la chose elle-même, rien qui ne bute d'abord sur une image préexistante qui lui sert de clef pour sa transmission. Car une réelle expérience ne souffre pas d'être transmise au moyen d'un code ; ce qui est en vérité transmis c'est cette clef, ce code et le système où ils trouvent leur sens assure ainsi sa toute puissance. Nous ne sommes même pas des proies nous sommes des suppôts ; des moments de l'espace et des endroits du temps dont s'emparent des courants et des pulsions. J'aurais pu ne parler par exemple que de son pied. L'histoire pour ce qui me concerne aurait fini si c'est du droit qu'il s'agit, avec le troisième paquet, dans la poubelle d'un restaurant, peu avant le passage du camion. C'est le gauche qui je crois est parti parmi les déchets d'un charcutier sur le marché. J'aurais menti en ne racontant pas tout le reste et si je pouvais raconter tout le reste –l'impossible : absolument tout– je mentirais quand même en n'éclairant la scène que de ma lueur personnelle. Quelle pouvait bien être l'histoire dans l'intérieur de sa tête des derniers moments qu'elle a passés en tant que personne humaine. Quelle fut la part volontaire et celle mécanique de ses réactions ? Deux récits parmi beaucoup d'autres possibles dont chacun est à jamais absolument vrai, dont chacun est à jamais absolument faux sans qu'il n'y ait aucune chance qu'il en soit autrement, et qui ne se rencontreront jamais.

Je réintérais ma personne sociale, toute illusoire qu'elle soit elle est cependant ce qui constitue ma principale –même ma seule– expérience de vivant et louais les circonstances qui

avaient permis que ce fut cette personne –végétarienne, jeune, juste grasse à souhait– qui dût constituer ma réserve de viande.

À ce qu'elle disait, elle ne mangeait pas non plus de lait ni de fromage mais parfois des oeufs ou du poisson. Sa viande était sans doute de la meilleure qualité et la plus tendre.

Manger demande que l'on joue. Car par son mode de nourriture on prend sa place dans le monde. Ainsi se décider à manger des êtres qui ne sont pas destinés à ça est là où conduit en fin de compte le sentiment de la claustrophobie.

15

Je ne prêtais que peu d'attention à la conversation excédante, mon pied jouait doucement avec l'accélérateur, je jouais à faire des pointes à vitesse excessive et le moteur obéissait en douceur; il n'y avait pas de lecteur de k7 dans la voiture ; il m'avait cédé le volant ce qui me laissait penser que vraiment il ne devait pas se sentir en forme car il était plutôt du genre qui surmonte la fatigue par un regain d'activité jusqu'à ce qu'il s'écroule mort dans un coin, hors circuit pendant deux jours. Un Anglais endurant et opiniâtre, l'esprit speedé, confus, embrouillé et un acharnement de fanatique en mission. Acharnement dont l'objet est toujours mystérieux, à bien y réfléchir. Un fou claquemuré dans ses obsessions. Pour l'instant nous courions après une fille engrossée qui ne voulant pas renoncer à son état se trouvait donc être la quatre ou cinquième mère avec qui il fondait une famille

pour la vie. Les enfants d'Anglais ont la côte et nombre de rejetonnes de la bourgeoisie pratiquent comme un plan de carrière la chasse au père made in UK. J'avais donc droit à tout le discours qui va avec le début d'un mariage, plus destiné à le rassurer qu'à me convaincre ; cette fois c'est la bonne, c'est pour toujours, voilà mon but dorénavant, etc. Dans un Anglais trop rapide, à demi mangé et incompréhensible. Toutes les deux minutes il me tendait un joint que je refusais. Nous avons beaucoup tourné pour trouver le festival qui s'était déplacé au dernier moment. Rencontré des sons et des camions remplis d'aventuriers du week-end égarés. Après deux cents kilomètres supplémentaires nous sommes entrés dans la carrière derrière deux camions remplis de célébrités locales. Il pleuvait. Nous avons laissé la voiture un peu à l'écart et pendant qu'il courait à la recherche de la jeune presque mère je suis allée faire un petit tour, ayant jeté sur moi un parka à capuche trouvé à l'arrière. J'ai vu beaucoup de monde que je connaissais en train de se la jouer pour un flot de nouveaux débarqués au sourire niais de l'extasié et les yeux pleins de craintives étoiles. Je restais dans l'ombre de la capuche. J'ai pu superficiellement remarquer quelques petits changements dans les alliances, quelques réapparitions et aussi l'amusant changement de look de certains, arrivés tous frais il y a à peine quelques mois. J'ai toujours bien aimé me trouver dans ce genre d'endroit mais là, vraiment, je ne voyais plus que les ficelles. Je pataugeais dans la boue, rien que de normal. Je me suis assez vite trouvée bien gavée et je suis retournée à la voiture où je me suis enfermée et endormie. J'entendais la musique des sons et le brouhaha, parfois tout un paquet s'agglutinait sur la voiture, roulait des joints et restait quelque temps, je voyais des dos et des fesses appuyés contre les vitres, j'entendais des bribes

de conversation, il se faisait de petites affaires. Deux chiens à un moment se sont jetés comme des fous sur le capot et se sont mis à boire goulûment l'eau de pluie qui s'égouttait sur le métal et le pare-brise, et parfois des gens que je pouvais qualifier d'amis regardaient à l'intérieur de cette voiture bien connue à la recherche du propriétaire, s'ils me reconnaissent ils vont en profiter pour entrer, rouler de quoi fumer à l'abri et se raconter des histoires. Je suis restée anonyme silhouette emmitouflée et faisais semblant de ne pas me réveiller ou de me rendormir aussitôt même si quelqu'un frappait avec insistance. Le temps s'est traîné en longueur, interminablement et soudain la voiture s'est ébranlée. Encore quelques contretemps mais de courte durée et nous roulions de nouveau. Le jour était bien levé. Je suis restée sous la couverture à l'arrière, un café me fut apporté à un arrêt pour de l'essence et lorsque je me suis réveillée de nouveau, un vague soleil éclairait la cour d'une ancienne grosse ferme, maintenant maison d'agrément, dans laquelle la voiture venait de se garer. Deux corps de bâtiment en L formaient deux habitations séparées, une petite porte au centre du plus important donnait sur une grande cuisine en deux parties. Un feu de bois brûlait dans celle qui servait de salle à manger usuelle ; dans la cheminée on aurait pu rôtir deux boeufs entiers. Pendant que nous buvions du café devant le feu le ciel est devenu noir et la pluie s'est abattue violemment. Nous étions dans la maison de campagne d'un marchand d'art qui importait des objets du tiers monde. La maison en regorgeait d'ailleurs dans une mise en scène pompeuse et désinvolte à la fois. Entre la cuisine et le couloir qui la séparait d'une salle à manger d'apparat était une petite pièce carrée qui renfermait les armes d'un vieillard mort habitant encore la maison il y a peu d'années. Des fusils de chasse dont le dernier netto-

yage remontait au vivant du vieil homme. Nous étions bloqués là jusqu'au mercredi matin : les gardiens venaient de partir et rentraient mardi soir. À peine entrait-elle dans une pièce qu'Ursule (l'amie retrouvée) allumait la télé se plantait devant et disparaissait du monde. Avec le bavardage accaparant, incessant et incompréhensible de son ami cela constituait autour d'eux un pénible bain sonore à quoi aucun esprit sain ne pouvait longtemps résister. Quand s'y ajouteront les plaintes aigus d'un nouveau-né ce sera trop top. Dehors la pluie froide et persistante. Nous sommes allés nourrir les cochons vietnamiens et la chèvre (il y avait aussi des oies du Tibet, des poules naines d'Anatolie et un canard qui parlait espéranto) avec le contenu du réfrigérateur et à part ça, entre deux visites à la cave à vin ils passaient leur temps à brûler de petits bouts de shit et faire le mélange dans leur main en coupe.

Le lundi matin en nous réveillant nous avons eu la bonne idée d'aller essayer les fusils. Un peu d'excitation alors que j'avais déjà le sentiment que ces deux jours ne finiraient jamais. Vers midi tout était détrempe et nous sommes partis à travers la campagne loin au delà de la prairie qui servait de perspective au salon. Je portais croisés sur mon dos une carabine à répétition et un fusil. Nous avons consacré la matinée au nettoyage, maniement et choix des armes. J'avais réendossé la parka trouvée dans la voiture, je commençais à avoir chaud, j'ai gardé aussi mes gants.

Nous avons dressé pour servir de cible un bidon qui, coupé en deux dans sa longueur, servait d'abreuvoir. Pendant qu'après le premier coup d'Ursule son ami était parti en courant vérifier l'état du bidon, je suis passée derrière elle j'ai appuyé sur son dos côté coeur la carabine et j'ai tiré. Il a dû croire à un accident car il est revenu affolé en courant. Je le

regardais qui remontait le pré et je n'en croyais pas mes yeux. J'aurais pensé qu'il s'enfuirait plutôt et je tenais le fusil prêt. Quand il fut assez proche il a reçu la décharge en pleine figure et aussitôt le second coup un peu plus bas. J'ai jeté le fusil près de lui. Je me suis demandé si cela ferait un suicide. Peu importait. Je suis revenue à la maison. En chemin j'ai tiré au hasard dans la basse-cour exotique, ce qui excluait le suicide de toute façon. Dans la maison j'ai essayé comme au cinéma tout ce que je me suis souvenue avoir touché. Pas grand'chose en fait, je me suis trouvée cocasse, mais bon, j'ai aussi mis en route le lave-vaisselle. J'ai jeté la carabine dans le foyer et j'ai fait rouler des bûches rougeoyantes sous la grosse table en bois de la cuisine. J'ai jeté dessus le programme télé. Avec en plus le tapis pas très loin ça donnera ce que ça donnera et peut-être même un incendie. Je suis montée dans la voiture. Je suis rentrée. J'ai pris le temps de m'arrêter en rase campagne et de fouiller minutieusement le cockpit. J'y ai trouvé de l'argent caché, pas mal ; Apparemment s'il avait vraiment cherché sa copine dans le festival, il n'y avait pas non plus négligé ses affaires.

16

Le monde est ignoble ; il est parfait, n'y touchez rien. Toujours semblable à lui-même et rempli de surprises à la fois, prêt à tout accueillir et surtout le bien, naturellement. Car il est connu que le plus ardent défenseur du bien est le mal. Où serait sinon son plaisir et sa justification ?

17

—Il a pris quoi lui, aujourd'hui ?

—Laisse tomber : drame des amphés.

Le truc est sur le trottoir, en face de la boutique attendant appuyé contre une voiture, écumant, bavant, trépignant, s'essayant alternativement à toutes les expressions les plus intimidantes allant du mépris goguenard à la menace la plus terrifiante. Son copain avec quelque distance garde néanmoins le niveau. La boutique est pleine de touristes du week-end attirés par la réputation de la free party, mais pas du tout prêts à payer de leur personne et qui donc commencent à se tasser vers le fond. C'est d'ailleurs dans le fond que sont les bacs hardcore ça tombe bien. Personne ne passe plus la porte devant laquelle le vengeur très démonstratif attend sa future

victime -la personne qui m'accompagne en l'occurrence et qui d'ailleurs n'a pas l'air de trop s'inquiéter- L'excité a déjà pris un coup de poing d'une personne qui s'était crue visée alors qu'il tentait une percée vers l'intérieur. Il a battu en retraite accompagné par les vendeurs. Aujourd'hui, c'est guignol boulevard Richard-Lenoir et nous ne pourrons éviter de faire partie du spectacle ; il n'y a pas de porte arrière. Mais le ridicule est bien pire qu'un coup et en ce qui me concerne le lamentable est en train de bien charger son contentieux. C'est en effet, quand nous sortons aussi plaisant que de se faire attaquer par un pauvre alcoolique devant un bistro. Néanmoins tant qu'on y est, profitons de la scène pour s'amuser si possible. Et il y a toujours ce méchant plaisir de se dire devant le rictus qui met en évidence les dents sales entartrées avec des débris de nourriture dans les interstices que celui-là, qui se dévoile si piteusement commence à filer un bien mauvais coton.

La soirée aussi a un petit air d'autrefois mais dans la série les bons moments. Les platines ont été réinstallées, J. et F. sont là, M. aussi. J. passe de la vieille musique. Gabber, PCP, et enfin les anciens Taciturne sur le label –aussi décédé que le projet– de Hambourg. On parvient à éviter Micala et Sam (pris sur le Net) mais on est d'accord pour Mike Stannett (même provenance). Je revois donc du monde et comme j'adore me rendre malade, après deux verres de vin blanc sucré, je tire sur un cigarillo. Tout à fait ravi de me trouver aux prises avec une bonne nausée sur quoi la victoire accapare une bonne heure de mon temps. Je change de pièce un petit moment, le temps de me remettre, je mets ce temps à profit pour lire les paroles d'une chanson par Mike Stannett. « La blanche biche ». Elles trouvent en moi de l'écho.

« Celles qui vont au bois c'est la mère et la fille
La mère va chantant et la fille soupire
Qu'avez-vous à soupirer ma fille Marguerite ?
J'ai bien grande ire en moi et n'ose vous le dire :
Je suis fille le jour et la nuit blanche biche.
La chasse est après moi, les barons et les princes
Et mon frère Renaud qui est encor bien pire
Allez, ma mère, allez bien promptement lui dire
Qu'il arrête ses chiens jusqu'à demain ressie
Où sont tes chiens Renaud et ta chasse gentille ?
Ils sont dedans le bois à courre blanche biche
Arrête les Renaud, arrête je t'en prie !
Trois fois les a cornés à son cornet de cuivre
À la troisième fois la blanche biche est prise
Mandons le dépouilleur qu'il dépouille la biche
Celui qui la dépouille dit : je ne sais qui dire !
Elle a les cheveux blonds et le sein d'une fille.
A tiré son couteau, en quartiers il l'a mise.
Ils ont fait un dîner aux barons et aux princes
Nous voici tous illec, faut ma soeur Marguerite
Vous n'avez qu'à manger ! Suis la première assise
Ma tête est dans le plat et mon coeur aux chevilles
Mon sang est répandu dans toute la cuisine
Et sur vos noirs charbons mes pauvres os y grillent. »

18

Le gros fat est à côté. Il arrive du Canada pour faire des interviews dans la musique underground, il a un accent appuyé. Je l'entends qui se raconte dans la pièce à côté. Je par ci, je par là on ne sait plus dans quel sens est l'interview. Comme journaliste, étudiant ethnologue ou autre, il est tout-à-fait ce à quoi on peut s'attendre. Il parle surtout de lui-même, l'objet de l'enquête n'est que prétexte c'est bien naturel. Cette passion qu'il voudrait faire partager est bien la meilleure celle dont on est sûr qu'elle est sincère, celle qu'il voudrait éperdument éprouver : que brille l'intérêt dans l'oeil de l'interlocuteur. Mais ce ne sont choses qu'il faut désirer ; elles vous désignent comme gibier. Lorsqu'il sortait, je l'ai croisé dans la cour, c'était vraiment un gros poussin. Tout rose et un shetland bleu ciel.

—C'est vous qui étiez avec M. ?

—Oui, c'est moi ; vous travaillez là ?

—Un peu, parfois, nous nous connaissons depuis longtemps.

Nous passons le hall.

—Au revoir.

—Je peux vous déposer si vous voulez.

—Tu as une voiture ?

—Non ; je suis en voyage. Enfin, celle-là on me l'a prêtée jusqu'à la semaine prochaine.

—D'accord. Je dois passer dans deux ou trois endroits, tous dans le même quartier. On a fait ces flyers, il faut quand même s'en débarrasser.

—Des flyers pour des fêtes ?

—Non, pas de fêtes ; des disques, le journal, le label.

—Ah oui, j'en ai pris dedans.

Les boutiques sont toutes pareilles. Il y a une vitrine assez obscure, derrière un comptoir le boutiquier et ses (si la taille du commerce le justifie) acolytes et derrière le boutiquier les k7 et les seven inches. Possiblement un peu de déco à base de vieux flyers, de vieilles affiches –mais il y en a eu peu–, his-

toire qu'on sache dans quelle famille on se trouve, à côté de l'entrée un endroit pour poser les flyers récents, des platines d'écoute dans un coin et partout des bacs à disques. Derrière le comptoir sont les flyers pour des fêtes un peu plus privées ou des choses en édition très limitée que les vendeurs passent à ceux qui sont selon eux concernés. Toutes les tentatives pour faire un petit coin convivial, machine à café, canapés ont été après une brève expérience abandonnées par les quelques irréflechis qui n'avaient pas pensé aux rouleurs de joints, aux squatteurs indésirables, aux bangs, aux chiens dégueulasses à peine moins cons que leurs maîtres, à leur bavante gueule, dressés à tout dévaster sans compter le petit commerce que cela draine, susceptible de faire fermer l'endroit par la police. Sans doute aussi risquer de voir passer l'achat des disques au second plan d'une bien glauque ambiance de teknival n'a rien d'une agréable perspective. Dans celle du boulevard R-Lenoir je retrouve le pauvre garçon d'il y a quelques jours qui décidément semble totalement dépendant de l'air de l'endroit. Il ne s'attaque pas aux filles bien sûr. Il tente néanmoins de me marcher dessus « sans me voir » mais je le vois venir et il rate son coup. Ceux qui sont au courant ne perdent rien de la tentative. Geoffroy (!) pendant ce temps s'égare –et le mot est faible– dans les bacs. Pourtant il ne se dévoile pas, écoute posément et rapidement comme il se doit toute une pile de disques mais il pioche un peu au hasard et il prend pour les écouter des disques qui sont de vieux classiques de deux ou trois ans réédités. Il est amusant, d'autant plus qu'il a perdu son accent et quand je lui ai demandé pourquoi, il a répondu qu'il est français, né en France, parti au Canada depuis 4 ans chez son frère pour ses études. Son père est notaire et sa famille vit à Cambrai. Mais il reste peu et n'a pas l'intention d'aller la voir.

C'est un menteur, j'en suis charmée. Je commence à trouver que nous formons un duo très bien ce gros poussin tout rose et moi et je lui propose une soirée où je dois aller avec des amis ce soir dans une boîte. Soirée en noir, dress code. Il s'inquiète mais il suffit d'être vêtu de sombre, le déguisement n'est pas obligatoire et pour ce qui est de moi, j'y vais comme je suis dans la journée. Il accepte et j'apprécie la pointe d'accent qui revient pour l'occasion. D'ailleurs la soirée s'annule un peu plus tard, au lieu de quoi je m'endors chez moi avec un livre sur le canapé. Certains écrits on ne doit pas tenter de les lire le soir quand l'esprit commence à s'engourdir, ils donnent déjà bien du fil à retordre le matin.

19

—Maître, puis-je me relever ?

—Le temps n'est pas écoulé

—Mais Madame, j'ai mal...

Une claque résonne sur la chair abondante « Ne m'appelle pas madame, la prochaine fois ce sera le fouet » puis un coup sourd. L'autre geint. « Et ne critique pas mes décisions ; peu m'importe si tu as mal. Tu es vraiment lamentable, tu ne sais même pas ce qu'est la douleur. Un chien qui crie en voyant la main se lever. Si seulement tu avais souffert, une fois, pas plus, tu ne serais pas là, pauvre larve. Plus plat ! Toute cette chair, c'est dégoûtant. La prochaine fois, il vaudra mieux que tu aies maigri. Trois kilos, ou je te les ferai suer. À coups de pieds !

—Maître, je n'en puis plus...

—Aucune résistance, pas de fierté, écoeurant ! Va donc me presser une orange et rapporte moi des olives. Tu as deux minutes. Ensuite nous irons dîner. Tu ne t'es pas rasé la poitrine, tu sais que j'ai horreur des poils. Pour ta peine tu vas mettre un tee-shirt à maille et des boucles d'oreille. Le vent est froid. Et tu as intérêt à conduire vite. Laisse les cigarettes, ce soir tu ne fumes pas.

—...

—Elles ne sont pas bonnes tes olives.

—Comment j'aurais prévu ? Tu n'en as jamais demandé. Ah, la vache, tu m'as fait saigner dans le dos !

—Allons-y, tiens-toi droit. Laisse ce pull.

—Je vais avoir froid. Je serai malade.

—Justement, tu ne m'oublieras pas. Tu es toujours en train de pleurnicher. Je ne suis pas assez dure. La prochaine fois, tu en prendras plein la figure. Je descends par l'ascenseur. Tu as intérêt à dévaler l'escalier, je veux te trouver en bas en arrivant. Ah attends, le fric, tout de suite et dans une enveloppe parfumée... Compte-le devant moi... Bien. Va appeler l'ascenseur et tiens-moi la porte.

20

Le sourcil gauche s'appelle Anne-Marie et le droit Roberte. Le pied, celui de droite Fuss et celui de gauche Fussfuss. Chacun des doigts, les genoux, les oreilles, le foie, tout ce qui se manifeste et porte un nom commun reçoit un nom propre. Évidemment il y a trop de noms. Je ne peux pas me les rappeler tous, ce qui conduit à des injustices ; certaines parties sont plus aimées à cause d'un nom ou des circonstances dans lesquelles il fut donné et dont il ravive la mémoire. D'autres parties perdent leur existence dans l'ensemble à cause d'un nom sans spécificité particulière attribué dans les circonstances les plus ternes, pour parer au plus pressé, une petite douleur ou une courbature. Et voilà que cette partie qui s'appelait Quatrunquatre la semaine dernière se retrouve à perdre ses limites pour se faire englober dans un autre nom aujourd'hui. Et Quatrunquatre –le nom– qui par hasard

revient comme une trouvaille pour nommer autre chose. Partie, la partie ex quatrunquatre, la voici perte, départie, sans bien sûr, droit à la répartie. Elle s'étirole, crée des problèmes dont on ne sait d'où ils proviennent, car rien ne peut venir de ce qui n'est pas. Mais justement ils en proviennent puisque ce « ce qui n'est pas » existe bel et bien. Et donc l'harmonie est rompue mais on ne sait ni où ni pourquoi, ni comment et quand exactement, on ne le sait pas non plus. De plus à tout nommer comme ça, on ne provoque pas que des injustices mais aussi la désagrégation sans parler du problème qui consiste à placer le nom de l'ensemble. Où ? trop tard. Il n'aurait pas fallu commencer.

Mais au fait, à propos du quatrunquatre : Le nombre du malin n'est pas 666 ni non plus 999 : depuis quand le Malin se dévoilerait-il et dirait-il la vérité ? Et voyez qui les utilise, ces nombres soit disant dangereux et le dangereux usage qui en est fait. Risible. Le Malin n'est pas un artiste de variétés qui apparaît dans le rouge clignotement de 6 et de 9 en néon au milieu des émanations des machines à fumées ; on trouve du monde pour faire ça. Il préfère les administrations, près des machines à café, avec les humains de 4ème zone qui veulent le monde à leur botte et tous les pauvres bêtes immatriculés. Où tout est si laid, les couloirs, les sièges, la peinture des murs... et partout à lire les recommandations pour être un bon concitoyen, un bon travailleur, un bon esclave. Depuis longtemps Dieu est le nom sous lequel nous connaissons le Malin. Il n'a que faire des infantiles représentations de l'enfer, c'est vraiment dans la peau de Dieu qu'on rigole. Et rien n'égale le Bien comme instrument de torture. Ses chiffres sont le 1 et le 4.

21

Le type : Je sais combien tu as eu du courage et de l'endurance. Je sais bien à quel point ça n'était pas facile...

La fille : Va te faire voir, connard.

Elle tire. Il meurt.

Ça n'en fait qu'un de moins.

22

La réalité dépasse tellement la fiction que les rôles finissent par s'échanger.

Puis-je vous dire à quoi selon moi sont utiles les histoires, je pense surtout en ce moment à la science-fiction mais la réflexion couvre évidemment un champ beaucoup plus grand. Elles ne servent pas du tout à designer (dessiner) le futur mais plutôt à ôter toute crédibilité à la réalité et à désamorcer toute velléité de réflexion qui pourrait induire une vision de l'au-delà de l'écran médiatique. Et donc pendant que les media assurent la continuité du décor, que les penseurs et les artistes mettent au point des formules magiques qui lui donnent sa réalité, les conteurs d'histoires s'occupent de faire disparaître du monde réel les véritables circonstances de notre vie en les tissant dans les trames de la fiction. En dépit de leur apparence romanesque, c'est dans la

mesure où ces récits colleront en fait le plus à la vérité de ce que nous vivons –au présent– qu'ils pourront montrer leur utilité. La réalité s'y trouve prise dans un univers de roman, auquel par la grâce de l'auteur, elle colle sans incohérence ni contradictoirement comme dans la vie, et auquel elle finit par appartenir tant et si bien que nous qui la préférons et de loin dans ses habits médiatiques (« le monde raconté comme une histoire simple. Featuring une suite de types vraiment bien qui finiront par triompher du mal ») nous ne pouvons plus supporter de la reconnaître quand elle a réintégré le niveau dans lequel nous nous débattons (sans trop de conviction). Ainsi tout assaut –ou plutôt tentative d'assaut– de lucidité nous ne pouvons y croire car il nous semble émaner du délire, qu'il s'agisse du nôtre ou de celui d'un interlocuteur et cela donne des choses comme : « Attention celui-là est délirant, il est négatif, il est complètement parano, il a trop lu de romans, il vit dans un drôle d'univers, j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne etc. » Inutile d'en rajouter, tout est dit.

Je suis à la caisse d'un supermarché. Devant moi la cliente est obèse, jeune pourtant avec un jogging de taille éléphant, la peau malsaine du visage rosâtre, celle du crâne apparente sous les mèches grasses et clairsemées. Une véritable bouée de graisse l'encerclé juste au dessus des cuisses. Elle a mis sur le tapis de caisse 4 boîtes de cassoulet 5 boîtes de raviolis de la marque la moins chère, plusieurs paquets de pâtes, 1kg de riz et une bouteille de lait au chocolat. Elle ressemble exactement aux animaux qui sont destinés à la boucherie industrielle et se meut péniblement. Toute cette chair proliférante et repoussante, nous mangeons sans doute l'équivalent si nous nous fournissons en viande dans les circuits ordinaires de la distribution alimentaire. Le choix, nous ne l'avons pas :

nous sommes conduits à manger de la viande humaine pour ne pas être ravalés au rang de l'insecte et pour des raisons évidentes nous devons manger des individus jeunes, épanouis et en bonne santé.

À deux ou trois rues d'ici il y a eu un meurtre deux jours auparavant. Le quartier voisin est maintenant comme en guerre même si cela se limite au périmètre de quatre rues, peut-être moins. Des troupes de vieux CRS grands et baraqués à l'air méchant y patrouillent et dans les camions en attente à la périphérie on voit des flics qui jouent aux cartes et fument des cigarettes. À l'origine un bar qui visait une clientèle d'artistes noctambules –tant pis si je me trompe– s'est installé comme une provocation dans une rue populaire tenue depuis quelque temps par des bandes désoeuivrées dont le permanent objet est de démontrer une virilité sans faille sur le modèle animal habituel. Une montagne humaine gardait la porte et réglait au coup par coup les problèmes avec les groupes mécontents de cette incursion « chez eux » et qui s'attroupaient à quelques mètres. Évidemment ça ne leur plaisait pas, ils ne sentaient pas du tout le truc. Le bar, d'un nouveau genre dans les environs qui ne connaissent que les « gentil-boui-boui-le-jour-bordel-la-nuit », ferme à deux heures du matin et ce n'est pas la bonne heure pour lâcher dans cette nature quelques pâles alcoolisés égarés –à moins de rechercher un incident. Lequel ne s'est pas fait attendre plus longtemps qu'il y a deux jours quand deux jeunes ivrognes et une ivrognesse ignorant la topographie et l'histoire ont voulu rejoindre leur voiture malencontreusement garée près d'un jardin qui avait été encerclé de grilles et muni de portes à fermer le soir quelques mois auparavant, repoussant dans la rue tout ce monde qui la nuit vaquait là à ses

petites affaires et soudain voyait se fermer des parcours qui lui étaient familiers. Incident, un mort. Et deux choqués sous surveillance médicale refusant ou incapables de donner un témoignage cohérent. Puis les troupes de choc qui mènent leur enquête musclée. Le café qui a fini de servir est fermé. Les clients de toute façon auraient déserté.

23

J'ai eu cette nuit des insomnies. Je suis assez fière, je me suis ennuyée ; parfaitement ennuyée. Pensant à tous ces petits paquets de viande bien rangée dans le congélateur j'ai trouvé que c'était dégoûtant. Pas étonnant que je ne me sois pas encore décidée à en dégeler. Cela ne se surgèle pas, c'est évident. C'est une sorte de mets suprême, l'animal le plus dispendieux ; pas d'économie ménagère possible. Combien d'hectares de céréales, de cadavres d'animaux de tous rangs, d'écritures administratives, d'arbres abattus, de sorcières brûlées, de projets architecturaux et que sais-je d'autre, par centaines et milliers, pour 100 grammes de cette délicieuse viande ? Pas si délicieuse d'ailleurs, certainement pas à hauteur d'un tel prix. Mais je suis de mauvaise foi ; tout ceci bien sûr n'a rien à voir avec des procédés et des calculs de gourmet. Car le sommet de cette dégustation est la chair de vos

parents qui pourtant est vieille et dure, nourrie de la pire façon, sûrement répugnante et difficile à se procurer. Je dis cette chose et ne peux la penser. Elle me tord je ne peux la soutenir. J'ai donc poussé –rêvant– la porte d'une maison, celle qu'éventuellement je me sens prête à acheter pour y disparaître lorsque je me sens à bout de ce dégoût qui me lie ici. L'endroit est chaud sec et sableux et ne peut en rien évoquer la campagne malgré l'isolement. Rien de romantique, pas d'humidité et de petit brouillard mystérieux. Rien de fermé. Une maison vide et presque sans meubles en échange permanent avec l'extérieur. Un abri, mais vaste, où s'annulent les catégories et où les pièces trouvent leur usage selon le besoin du moment. Ce que les bandes dessinées appellent un lieu métaphysique puisque, si jamais il existait, il ne pourrait rien donner de ce que la pensée lui prête. Je sais que tous les endroits qui ont subi mon organisation ne m'ont jamais donné que le désir de sortir me promener et déjà celui-là m'ennuie avant même d'avoir commencé à apparaître. Déjà il me pousse dehors. Je sais que rien n'y aura de nom ni de moment, que le temps y sera noyé et qu'aucune chose n'y aura d'emblée de place. La durée finira par y créer une circulation légèrement inconfortable et tout semblera quelque peu y flotter. Les objets commenceront par s'y perdre et finiront par s'intégrer à un ordre mouvant. Tout ce sur quoi se fermera une porte sombrera à jamais dans l'oubli. Rien ne sera touché de ce qui préexistait ; pas de grands travaux d'aucune sorte mais un réaménagement de la nature d'une érosion et un souffle de vent pour tout assécher et nettoyer. Alors je me prendrai à espérer la venue d'une bourgeoise, décidée à tout prendre en main ; une pour réorganiser tout ça en douceur et installer son camp dans la cuisine à partir de quoi il va falloir se mettre à faire un tas de choses en cachette, se

transformer en fantôme dans les couloirs, se glisser comme le vent dans les portes, trouver de nouveaux accès comme entrer et sortir par les fenêtres et ne jamais être là quand on vous cherche ; toujours un petit peu trop tôt, ou bien un petit peu trop tard ; bien sûr garder son air sérieux concentré et austère. S'animer enfin ; frotter ses limites à quelque chose. Jouer.

Lassée d'avance par la situation déjà bien connue et déjà vécue, je me suis échappée par derrière et j'ai tenté de faire en temps réel le chemin gris sableux qui dans l'atmosphère bleue de l'orage longe un champ de maïs avant d'emprunter la forêt.

24

Les arbres sont hauts, serrés. La forêt est un océan. De très loin dans le ciel on peut encore voir briller les éclats de métal. Alentour sur des centaines de mètres des débris d'objets et d'humains accrochés. Il y eut des sanglots, à présent tous sont morts. Rien n'a touché le sol. Des fruits pestilentiels pendent aux arbres. Parfois dans un éclatement la vermine luisante se répand sur le feuillage en ondulations pulsées. Si le silence était fait on entendrait encore geindre dans la carlingue mais cela ne durera pas, c'est d'ailleurs peut-être seulement le grincement d'un morceau de métal arraché. Les prédateurs et les curieux grouillent, feuilles et branches ne sont pas en repos. Des débris chutent de quelques mètres et s'accrochent provisoirement un peu plus bas. Ce qui est destiné à pourrir commencera bientôt à se liquéfier et à couler de rebond en rebond. Déjà dans ce compost germent des

graines et éclosent des oeufs. L'avion stagne encore à la surface mais il s'enfoncé lentement. Les germes s'élèveront bientôt en tiges et en feuilles au dessus de la chair et des matières corrompues là où vrombissent les blocs compacts des jeunes insectes. Des radicelles trouvent prise dans les structures osseuses et métalliques et brisent les articulations ; on peut encore voir comme des floraisons les lambeaux de tissu et de plastique coloré dont jouent les becs et les petites mains velues ; et bientôt la forêt aura fini sa digestion.

Et nous si vivants qui baignons dans la mort, avons pour la supporter éloigné de nous par les degrés de préhension, la réalité. Comme une charogne miasmeuse, nous la tenons au bout d'un bâton toujours trop court le bras tendu, craignant d'en être infectés. Les morts ont peur de mourir mais la seule existence qui leur soit propre est celle de la viande. Les seules limites qui tracent un individu sont celles du corps où viennent se nouer des pulsions indifférentes à l'identité ; nous avons des réponses pour presque toutes les questions mais la première question à poser ne l'a pas encore été.

Entre la nuque de ce jeune flic que je suis dans la rue et son nez est situé cet univers unique que composent ses pensées ses douleurs ses plaisirs ses craintes, ce gouffre immense et illimité qui se promène en bleu marine. À moins que le coup soit mortel, il ne perdra rien de sa mesure si on écrase le visage au point que le nez rejoigne la nuque. Serait-il, ce gouffre, par hasard moindre à l'intérieur d'une fourmi ou d'un cochon ? Je regarde son dos, sa démarche est pataude, il n'a rien de délié et rien d'un athlète, dans son corps dodu tout est platitude et médiocrité. Les poils coupés sur son cou pour faire propre sont d'un effet désolant ; tout sent l'embarras, rien n'atteint à aucune dimension. Ces signes d'un caractère individuel qui n'expriment que sa platitude, ses petits pro-

blèmes, sa médiocrité, sont perçus aux dépens du sens de l'uniforme que l'on aimerait mieux habité par une abstraction, une véritable représentation de la loi et l'ordre et plutôt un robot que ce jeune banlieusard inhibé en train de faire les heures requises par son salaire. La Loi ne peut avoir cette odeur de peau asphyxiée dans le synthétique, l'Ordre, aurait-il des problèmes de cellulite, de poils sur le cou, de peau grasse et de pores dilatés, serait-il inquiet du regard des passants ? Je l'imagine à midi avec sa tranche de rillettes ; est-ce là la nourriture de l'Autorité ? Nous sommes ouvertement mésestimés. Ceci comme Autorité Armée est pour moi humiliant. Mais que m'importe que ce type n'endosse pas ce qu'il représente et le dévalue ? Et que l'on prétende me situer au-dessous de son caractère infâme ? J'ai mieux à faire. Mon Salut par exemple.

25

De nouveau la pièce est jonchée de papiers ; de larges, épaisses couches de papier d'emballage. Un jeune homme mort sans s'en apercevoir, choisi pour son teint blanc et sa peau délicate ; qu'il soit léger et aussi que la vie ne semblait lui réserver que des bienfaits firent aussi pencher la balance. Il est là, membres épars sur le sol. Toutes les pièces ne sont pas là cependant : sa tête est partie avec son buste. Des sacs des pierres et la Seine pas trop loin de son embouchure ; la nuit, évidemment, qui était bien noire et pourtant j'ai ressenti de l'inquiétude à balancer mes paquets depuis le milieu de ce pont. Je compte sur la voracité des poissons. En revenant vers Paris dans une voiture empruntée mon soulagement était tel que je me sentais un peu ivre ; il n'y avait pas de raison, cependant de s'inquiéter. De nouveaux outils me facilitent la tâche et aussi un fascicule en provenance d'une école

de bouchers. Diverses méthodes de découpage y sont détaillées, description et usage des outils, et l'art de saigner. La méthode, par Messieurs Primevère et Soignon, a un air tellement convenable et même appétissant sous sa couverture rose qu'il est carrément doux de découper selon ses avis. Ces messieurs s'y entendent pour ne pas parer la nourriture des qualités du vivant et sous leur regard bonasse d'honnête homme, on découperait toute sa famille tout-à-fait sereinement. Ils trouveraient sans doute que mes petits steaks sont du travail d'amateur et réprimanderaient sans doute l'affreux gâchis que je fais. Mais comme je n'ai pas l'intention d'en faire profession, je leur sais gré d'avoir remis pour moi les choses à leur place et d'avoir fait du découpage une chose apaisée. Quelque chose d'auaravant insurmontable semble sinon simple soudain du moins possible à partir du moment où l'on sait où enfoncer quelle sorte d'outil pour désosser une articulation, comment se détache au mieux la tête et comment maîtriser l'écoulement des quelque cinq litres de sang nauséabond que contient un corps d'humain. Alors intervient une certaine sorte de science, un savoir dont il suffit de connaître l'existence pour se sentir sur le terrain d'une autorité bienveillante qui donne à chaque geste une fin déjà expérimentée et rejette avec autorité la chose découpée dans son statut d'objet. C'est le sang surtout qui m'inquiète toujours. Dans la forêt le sable l'absorbe rapidement. Dans mon appartement c'est le pire problème. Il faut pourtant que la chair en soit vidée absolument. Je mets le corps dans la baignoire et fais couler l'eau chaude sur la blessure. Je quitte la pièce. J'attends quinze minutes. Mais je connais maintenant la sorte de couteau, l'endroit où tailler pour rompre telle veine et telle artère, comment se produit la coagulation et en combien de temps. Toutes choses qui me donnaient, ignorées,

l'impression quelque peu affolante d'une aveugle fuite en avant et qui maintenant sont reliées à des effets déterminées, qui sont donc soumises à des règles et font donc l'objet d'une méthode éprouvée.

Le garçon était charmant, sûr de lui avec sa joliesse délicate et tout ce qu'il avait eu le temps de bien connaître était sans doute surtout son pouvoir de séduction à deux sous. Il avait beaucoup bu d'alcool et sa chair en avait un léger goût ce qui pour moi la gâchait un peu. C'est pour cela qu'il a insisté pour venir chez moi. Chez lui était plus loin et il ne voulait pas qu'on l'embête avec ses « dérèglements ». Au sol, sur une large planche sont ses membres. Il n'y a plus de sang ; c'est comme chez le boucher ; la bête est devenue viande ; comestible. Quand le découpage sera plus avancé et que les morceaux seront moins encombrants je les poserai sur le plan de travail dans la cuisine. Depuis cette nuit il y a deux jours où il est entré ici je n'ai pas mangé, je commence à avoir faim.

Lorsque je passe devant une boucherie, je rentre s'il y a du monde. Le temps que mon tour arrive, je regarde le boucher qui saisit la viande la retourne la frappe sur le comptoir en fait des tranches ou des morceaux, découpe avec une affectation toute professionnelle des lambeaux de gras et de peau. Les mains des bouchers m'ont toujours été répulsives, obscènes ainsi que les mains des médecins, quoique sur un mode plus trivial, et j'ai toujours horriblement frémi à les regarder découper les commandes, avec des gestes empreints de cette terrifiante sensualité. La viande s'ouvre sous le couteau et j'attends avec horreur qu'un doigt soit tranché. Cela ne s'est jamais produit en ma présence mais inmanquablement ce sentiment affreux s'empare de moi. Je regarde ailleurs, vers la rue, j'essaye de ne pas écouter mais j'attends le hurlement, le sang qui se répand sur l'établi. Je me domine à

présent et me pénètre de l'esprit du découpeur. J'achète à mon tour un petit morceau de ce qu'a pris le précédent et je l'oublie ensuite quelque part, sur un siège dans des lieux publics. Cela a dû parfois provoquer des scènes cocasses avec des chiens ou autrement.

Je n'aime pas le sang. Je suis un produit de la civilisation occidentale, il me faut régler le problème du sang. qui est le signe nauséeux de l'horreur.

26

Déjà, dans la lettre se cachait un piège. Aussi polie et emberlificotée, elle m'avait amusée. Je trouvais déplaisant ce piège qui ne prenait la peine de se dissimuler que pour respecter ce qui est le cahier des charges des pièges, et donc pour manifester son indifférence à sa visibilité. C'était tout-à-fait quelque chose dans ma méthode. Il avait donc joué à plein, trouvant en moi une indifférence égale qui s'exprimait par l'absence de tentative pour le déjouer. Dans le cas d'une intention anodine un coup de fil aurait suffi que j'aurais pu esquiver aisément. La politesse contorsionnée de la missive m'engageait à la prendre au pied de la lettre et à autant de contorsions pour me défilier ce qui aurait représenté une dépense d'énergie hors de proportion. Éviter cette visite ne valait pas tant de peine. Je me suis contentée de ne pas répondre aux appels téléphoniques ni aux sollicitations de

l'interphone et de négliger quelque peu les parages des boîtes aux lettres. Mais quand un gros garçon à la méticulosité obstinée décide de vous inclure dans les aménagements de son futur immédiat, avec rien d'autre que l'intuition pour motiver cette décision, il est impossible que rapidement, il ne se trouve pas ainsi, assis chez vous, aussi sucré que son café et inébranlable, expliquant que la vie à Paris l'attire, qu'il vient donc de quitter le Canada et qu'il emménagera bientôt dans un studio que son frère a trouvé, d'ailleurs pas trop loin d'ici ce dont il est plutôt satisfait car de toutes les personnes rencontrées à sa précédente visite, vous êtes celle avec qui d'emblée il s'est senti le plus à l'aise. Bien sûr, il ne sera pas un fâcheux, il espère que vous lui rendrez visite. Lui, a décidé de s'orienter vers la radio. Sa meilleure réussite au Canada. Il a emporté les enregistrements de plusieurs émissions de sa conception et a travaillé sur une éventuelle adaptation parisienne. L'impression qu'il a eu de son arrivée ici lui a aussi inspiré deux ou trois idées qui demandent une petite mise au point à quoi il va se mettre tout de suite. Depuis la semaine dernière où il est arrivé, il écoute toutes les radios, au casque presque sans interruption. La plupart de ce qu'il a entendu jusque là, ne lui semble pas ce qu'on pourrait attendre d'une telle ville. Il s'agirait plutôt pour lui d'une sorte de plaquage irrégulier dont la seule audition n'évoque en rien —sinon par le fait qu'on y parle ce français qu'il préfère à l'autre— cette ville particulière.

—Si je ferme les yeux, je ne suis pas ici ou là, je suis absolument n'importe où. Il y a, pour autant que j'aie pu en juger en une semaine, des exceptions, mais tout simplement trop rares. Beaucoup est à faire, c'est très intéressant.

Pas pour moi, me gardai-je de dire, je n'écoute jamais la radio. Toujours en shetland bleu ciel et, le froid ayant commencé, les joues plus roses que jamais. Je n'arrive plus à me rappeler son prénom, mais lui n'avait pas oublié mon adresse et il a sûrement passé la matinée dans ce café au bout de la rue à attendre que je me décide à sortir. Il a frappé à la vitre à mon passage, je lui ai proposé de venir chez moi vers cinq heures, nous boirons du thé. « Plutôt du café, si ça ne te dérange pas, je déteste positivement le thé » Comme j'ai jeté il y a peu la cafetière, j'ai acheté du café soluble. Et voilà que derrière le pull bien tendu sur toute cette bonne santé s'écoule en petites gorgées dans une obscurité que va bientôt égaler celle qui s'accroît de l'autre côté de la fenêtre, la liquide noirceur du café, et que de cette joufflue tête rose s'écoule une conversation qui me laisse sans voix. Je ne retiens pas un sourire en voyant encore traînant sur le plancher un petit carré de journal qui arbore une fraction de photo d'un avion et une petite tache brune. Je me demande en combien de temps la jungle pourrait digérer un tel corps d'au moins 100 kilos et je tente aussi d'évaluer le tassement précoce des os. Je remarque qu'il peine pour maintenir une attitude imposante mais aussi que rien ne l'en fera démordre. J'attends qu'il sorte une pipe en me demandant l'autorisation de l'allumer mais il n'en fait rien. Ça n'est pas surprenant d'ailleurs je ne suis pas si fat que je me laisserais prendre à cette relation et ce n'est pas moi qui abaisserais ma garde avec un petit sourire condescendant devant une personne qui joue si bien de ses ridicules. Une petite idée me trotte dans la tête qui pourrait composer quelque chose avec ce que le hasard a mis en présence : le petit morceau de journal, l'accident d'avion, la tache sur le papier et le café qui peu à peu disparaît dans l'espace au centre du shetland bleu ciel.

Mon cerveau s'est dédoublé et pendant que je fais tout mon possible pour enregistrer des détails significatifs pour donner au moins la réplique minimum, sur l'autre versant tout est fermé, l'oreille est sourde et défilent des recettes et des listes d'ingrédients. La machine bloque finalement sur quelque chose qui semble pratiquement réalisable d'une manière naturelle ; la recette est chinoise, commune, ce n'est pas très reluisant mais trop d'apprêt serait incompréhensible. Inutile d'insister sur l'avantage de prédécouper la viande. Je ne résiste pas : je l'invite à dîner et pendant qu'il descend chercher du jus d'orange et du vin blanc, je fais avec la viande de tous petits morceaux.

27

Je joue un peu avec le feu en le laissant ouvrir le frigo pour y déposer les boissons. Il faut toujours compter avec ce sentiment de comprendre le temps et l'espace à tel point que l'on peut savoir et peut-être vaut-il mieux dire sentir, exactement qu'un acte, même risqué, sera sans conséquence. Ce sentiment est si plaisant car alors tout est très rapide. Il n'y a plus ni lenteur ni lourdeur, seulement le flot du mouvement de la vie lié à toute l'harmonie de l'univers. Le geste le plus insignifiant participe alors à cette harmonie et c'est dans ces moments où l'on peut la ressentir que l'on devient voyant. Et en effet la dynamique de ce moment ne subit aucune anicroche. Tous les projectiles se frôlaient gracieusement et la rapidité de cet ensemble incontrôlable d'instant, de regards, de petits gestes, de choses vues et notées de choses non vues, de paroles, et aussi le déplacement des corps, le senti-

ment intérieur et une infinité d'autres choses de taille et d'importance diverses était parfaitement réglée. Tous les gestes venaient s'inscrire dans une logique inspirée. Leur trajectoire, la même que celle qui parfois est le reflet exact de la sérénité rapide et irrévocable de votre esprit alors qu'en plein brouillard, vous foncez joyeusement tenant le volant avec désinvolture et confiance, est une fine ligne dessinée au rasoir. Frôler le danger vous emplit de bonheur, de vie et ce moment parfait ne veut pas être troublé, vous en avez la conscience aiguë. Il y avait dans le frigo pour peu qu'on y jette un regard un peu curieux, de quoi faire tourner ce dîner en redoutable catastrophe. Je décidais de n'intervenir aucunement, je ne pouvais m'empêcher de me fier à ce qui m'apparaissait comme la détermination précise de ce moment. Je tablais sur la politesse de Geoffroy qui ne me déçut pas. Il déposa et à deux reprises récupéra les boissons sans que rien ne le mette en alarme. Il se peut qu'il ressentît la particularité de ce qui se passait en réalité et soit lui aussi peu désireux de faire retomber platement cet instant. En tous cas il ne remarqua rien, mangea de bon appétit et c'était d'ailleurs très bon. Bien poliment il prit congé assez tôt, après que j'eus décliné l'invitation à terminer la soirée dans un café branché quelque part. Le froid dehors semblait coupant, des rafales de vent cinglaient le feuillage desséché des arbres dans le petit jardin, j'avais un peu de travail à finir... enfin, c'était toujours un prétexte. En vérité, tout le contraire d'abattue, je serais bien sortie dans ces rafales froides dont la brutalité joyeuse ne pouvait qu'exalter l'état d'esprit qui était le mien ce soir. Je craignais juste d'entrer directement dans une intimité trop prompte avec ce type, je ne voulais pas sembler isolée ou n'avoir que ça à faire, ce qui n'était pas le cas. Il y a des gens que l'alcool rend drôles mais je me méfie ce n'est pas souvent

le cas. Je n'aime pas en savoir trop.

L'appartement est très chaud depuis que je ne fume plus et qu'il n'y a plus de courant d'air aménagé permanent. Je ne fume plus depuis que j'ai remarqué que la cigarette qui est le signe admis d'un esprit libre ou aspirant à la liberté dans la série des images d'Épinal est dans la réalité un des signes distinctifs par lequel se désignent elles-mêmes les victimes de l'extermination au sein du camp mondial. Toute personne qui a pas mal écumé la ville connaît les endroits les plus enfumés, carrément irrespirables et où l'on ne peut rester à moins d'y être soi-même un encensoir. D'abord dès le matin tous les bouibouis où se retrouvent les pauvres même si pauvres réellement tous ne le sont pas, et le soir tous les nuls bars qui ont réussi à décrocher le label branché et où s'entassent les jeunes qui boivent surtout de la bière mais pas seulement, même si jeunes réellement tous ne le sont pas. Et les boîtes où l'on met en panne l'aérateur car il est bien su des teneurs que l'air vicié pousse à boire d'avantage. Ceux que leur instinct pousse à s'attrouper passent ainsi par une sélection dont on ne prétend pas qu'elle est froidement calculée mais plutôt de même nature que celle du lit de la rivière vers lequel s'égoutte la campagne et ensuite tout dans la mer. Tout ce qui leur trouble l'esprit les attire, s'oublier est leur paradis. Ils prennent dans le camp la place des victimes, les proies et aussi les petits prédateurs, ceux qui fuient. Dans le monde vécu comme le camp ils sont ceux en passe d'être indifféremment utilisés ou exterminés. Par la nature de leur désirs alliée à la faiblesse de leurs penchants, ils déterminent eux-mêmes leur place d'où les déportera peut-être le hasard des circonstances, de leur naissance ou un retournement de leur état d'esprit. Enfin appréhender le monde comme le

camp n'est certainement pas le pire choix à faire puisque déjà l'hypocrisie en est rejetée et que dans certaines circonstances, c'est certainement bien amusant.

J'ai rencontré il y a deux jours dans une radio où j'accompagnais un ami pour une interview deux personnes que je n'avais pas vues depuis longtemps. Tous deux, accompagnateurs comme moi étaient silencieux, blafards, attentifs et absents. Leurs mains comme des mains d'aveugle travaillaient sans relâche et sans qu'il soit donné d'ordre apparemment connaissant par coeur la méthode. Plonger dans le sac ou la poche, déposer papier, cigarette, briquet sur la table, faire le collage, chauffer le shit, etc. C'étaient des mains très importantes qui avaient en charge la réalité de la vie, qui entretenaient la flamme. Je pensais qu'elles connaissaient tous les gestes et ceux aussi qui ne se font que dans les compagnies choisies et les lieux intimes, les mains automatiques. Pendant ce temps, la tête penchée, les paupières tombant puis se relevant, le regard qui ne revient que par intermittences et que parfois l'on peut croiser pour le voir fuir sur l'ébauche d'un sourire gêné et vague, et toute leur pensée flottant... ailleurs. Finalement nulle part. Ils ont la beauté fragile –et trompeuse peut-être– de ceux qui doivent y passer d'abord. Et l'apparence de leur indifférence est certainement touchante. Ils se déplacent de décor en décor et tentent d'y faire bonne figure mais la réalité de leur vie n'est pas là. Ce qui la prend en charge –le mouvement de leur mains– ne peut sérieusement en tenir lieu ; elle n'est pas, c'est tout. Nous sommes dans le camp. La première occupation y est d'exterminer. Je cesse toutes les pratiques de fuite pour simplement être en tant que volonté.

Je reste dans le noir derrière la fenêtre de la cuisine et je regarde le vent qui tente de casser les arbres. Mais les feuil-

lages sont secs et n'offrent plus de prise. J'ai rempli un bol du reste de la recette chinoise et je recherche délicatement du bout de mes baguettes les morceaux de ciboule ensemble avec la viande bien rôtie. La jeune fille qui habite au rez-de-chaussée de l'autre côté du jardin est en train, en pleine lumière, de sauter son ami. Tout ce que je vois entre le bas du store et le bord de la fenêtre est le genou appuyé et sa cuisse blanche et large qui monte et descend, bas résille et porte-jarretelles. Je n'en reviens pas, je croyais que ce truc des bas-jarretelles était juste une légende. Je trouve ça trop triste, je quitte la pièce.

28

La monstresse a épousé un chien. Aussitôt elle saute sur son dos et se met à fouetter. Le chien court. Il est heureux. Il a un maître et maintenant une femme. Il fera tout pour eux. Sa grosse langue bave. il aime tout le monde. Il fera tout. Depuis le matin jusqu'au soir il sera à la chasse. Il reviendra vers eux avec des trophées dans sa gueule bavante. Il est méchant aussi, mais ça, il n'a pas l'intention de le faire savoir. La maistresse chevauche le chien, elle le taquine, elle lui siffle dans les oreilles puis le cajole comme un enfant ou un débile ; le traite comme un chien et puis fait la soumise. Lui, sur le dos et les pattes en l'air, toujours il pense à la chasse. À tout ce qu'il va leur trouver. Parfois l'angoisse le saisit avec le doute mais il en est déçu. Quand il chasse il doit traverser le feu et la glace, et la boue ; il a aussi tout un tas de faces et de mains à netto-

yer avec la langue. Il est alors tout froid ; au fond de lui et ne sent rien. Il dit à la monstresse qu'elle aura son dû et qu'un jour il sera un maître.

29

Sommes nous cet automne ou l'automne d'avant. À quoi le verrais-je. Je pédale sur les mêmes avenues, il y a des disques sur mon porte-bagages et l'année dernière c'était tout pareil. C'est bien la même personne que je vais voir dans le petit local inchangé du distributeur. Et quand ce dernier arrache deux cafés à la petite machine qu'il a dans le dos, rien dans ses gestes et ses paroles ne signale si un an, deux ans sont passés ou pas encore, ou plus, ou moins. Les marchands de musique s'attachent aux vieilles valeurs ; la conversation avec eux peut produire un étrange effet : ils parlent au présent mais c'est pour les plus téméraires, le présent d'il y a cinq ans. Ils ne veulent pas que les choses changent trop vite, leur propos n'est pas que chaque jour soit un nouveau monde. Je m'arrête ; cette idée de temps est trop ridicule lorsqu'elle se laisse surprendre ainsi dans sa vacuité, toute l'humanité est

soudain si pitoyable. Le soleil découpe dans la ville des morceaux d'univers différents ; passer de l'un à l'autre est un jeu beaucoup plus profitable immédiatement. Je reste dans le soleil. Par goût pour la chaleur. Sur le terre-plein central le marché vient de finir, une montagne de déchets croule sous son poids envahie et fouillée frénétiquement par toute une petite foule emmitoufflée que pousse devant elle l'armée tout aussi frénétique et crachant l'eau glacée des camions benne et citerne, des pelles, des balais et des hommes, plus tonitruants que l'enfer n'a jamais su l'être, tous verts, ce vert devenu signe d'ordure et puanteur. Comme sous une cloche je suis dans le soleil ; cette terrible procession se démène sur la berge d'un autre univers. Je voudrais voir le visage des chercheurs d'ordure, élucider ce mystère mais ils sont des insectes invisibles dissimulés très loin au fond de cette silhouette de chiffons sans identité et le monde autour d'eux n'a d'autre substance que cet air glacé et mouillé qui les chasse en avant et l'objet de leur quête et ses circonstances. Ils n'existent pas. Je n'existe pas. La vérité est juste faite de la hâte devant les camions verts et du moment où va se répandre le produit immonde de la course sur des journaux ou une toile cirée en attendant d'être trié. Les fruits pourris, les légumes avariés, la viande arrachée au rebut sous les plumes des cous de volailles, les crêtes, les pattes griffues et sanglantes, les abats, les pâtés faisandés écrasés dans les choux-fleurs, la couleur malsaine des grains de raisin s'écoulant dans les rigoles d'un jus composite et la violente odeur des oranges pourries qui en détournent le cours. Déjà quelque part dans une vieille cocotte bout l'eau pour en retirer tout le jus et la substance. Une fois passée la surenchère harcelante des camions tout s'évanouit comme l'irruption des danseuses dans un festin de cinéma. Ployés sous leurs sacs les fouilleurs

disparaissent, l'eau brille sur le trottoir comme un vernis, la plaie se referme doucement en surface. Dans les égouts les rats s'approchent gras et déjà gavés.

C'est bien pour vivre qu'il nous faut manger sans que la question soit de satisfaire sa faim ; il n'y a pas de faim mais la vitale nécessité d'évoluer à l'intérieur de parcours pour être socialement défini, et c'est ainsi que se détermine également la place que l'on prend à la mangeoire collective. Le luxe extrême passe aussi par l'horreur et la déchéance et il demande aussi que quelque chose de difficile soit surmonté. La difficulté cependant ne correspond pas forcément au bénéfice. Dans les mains brutales s'échangent les équivalents du crime qui ont tout pour le faire oublier ou au moins le réduire à un rien négligeable. Qualitativement ce riche humain qui sort repu d'un restaurant fin porte sur son masque la même infamie, strictement, que celle qui, malaise, émane de la maudite parade, celle de la fuite et de la lâcheté ; et des mêmes caisses et cageots provient son repas. Chacun mange sa propre viande. Qu'elle lui soit vendue ou qu'il l'extrait de ses mains des ignobles cageots, s'il accepte le contrat social, il accepte de se dévorer lui-même alors la notion de prédateur ou de victime est dénuée de tout fondement. Ce n'est plus là qu'un effet esthétique, élément d'un décor moraliste qui ne peut se départir de la logique de la mise en ordre il sert de paravent à leur accord.

Au milieu du XV^{ème} siècle vécurent en Écosse toute une lignée de cannibales qui demeurèrent plus de 25 ans non-découverts dans une série de grottes maritimes. Un homme et une femme qui fuyaient la justice étaient à l'origine de cette famille de 48 membres à l'époque où les hommes de Jacques 1^{er} les capturèrent. Le père eut des enfants de ses filles, et la mère sans doute de ses garçons. Ils vivaient dans

l'obscurité des grottes, attrapaient et mangeaient ceux qui s'aventuraient dans leurs environs. Ils buvaient le sang, rôtissaient la viande et fumaient, séchaient, mettaient en saumure ce qu'il en restait. Ils ont ainsi tué et mangé au moins un millier de personnes. Tous furent exécutés sans jugement. La population vint de très loin avec ses provisions pour jouir longtemps du supplice des neuf hommes découpés tout vifs en petits morceaux, voir brûler ensuite les femmes et les enfants sur un feu dont on prit soin qu'il fût sans fumée afin que l'asphyxie ne leur épargne pas les tourments des brûlures. Ils sont venus tout naturellement dans ma pensée en conclusion du spectacle (allocataires de la caf vs tigs) médiévalosciencefictionnesque offert par la mairie, en contrepois. Il me semble que leur mort, la disparition radicale et quasi instantanée de cette famille montre l'inviabilité absolue de ce qui ne semble pas pouvoir se récupérer au bénéfice final de la société. (Ce qui permet d'envisager d'un oeil débarrassé des buées du tartuffe le cas des artistes maudits qui servent à entretenir le mythe de l'art qui paraît-il se reconnaît à ce qu'il n'est pas mercantile). Quoique en des époques troublées, il aurait pu y avoir, à mon sens, bénéfice pour un roi à disposer d'une troupe aussi terrifiante. Jacques 1er avait bien dans ses prisons de quoi les nourrir largement. Il aurait pu les apprivoiser et peut-être aurait-il évité protégé par la crainte superstitieuse qu'ils auraient inspiré, l'assassinat dont il fut peu d'années après la victime.

30

Les bois ont été patinés selon la méthode employée au XVIIIème. Toute la boiserie de la pièce et les portes ont de loin un aspect vermoulu et semblent recouvertes d'un lichen où s'emmêlent verts violets et bleus qui parfois défont parfois éclatent en jaunes et ors. Les tentures qui traînent au sol leurs trois épaisseurs –pas moins– doublées ont exactement l'indéfinissable absence de couleur de la robe de peau d'âne laquelle absence semble couler et infecter la légère luisance du plancher qui semble une eau boueuse et tranquille. Où sont en train de s'enliser une femme et une petite fille. L'ameublement est un peu chiche –mais l'aménagement est récent– sur une desserte je contemple une énorme coupe de fruits de porcelaine véreux et pourris dont le décorateur a réussi à faire accepter la présence. Le mari ne va pas tarder, j'ai mon arme bien en main. Je connais les salles de bains ;

celle de Madame, marbre rouge foncé baignoire ronde incluse importé d'Italie et, avec un mur commun mais ouvrant sur la chambre voisine, celle de Monsieur, beaucoup moins décadence romaine, marbre aussi mais pâle veiné de gris, plus petite, sobre et virile. Il y a quelque part une douche à l'italienne attendant à une chambre d'enfant et j'ai utilisé dans le couloir près de l'entrée, des toilettes dont le papier mural porte en relief des motifs de hiéroglyphes égyptiens qui ont été colorés à la main au pastel contre paiement substantiel par deux strip-teaseuses que le décorateur espère sauver de leur existence dissolue. La cuisine est tellement bleue que l'on croit se noyer dans le ciel. Cet appartement est un véritable voyage que la dame qui flotte inerte derrière le canapé n'a sûrement pas eu le temps de mener à son terme. Son mari et elle sont devenus très riches en vendant en gros des fripes. Leurs affaires sont maintenant étendues au sportswear et depuis seulement quelques semaines que les travaux sont achevés ils vivent dans cet appartement dont Merwynn, spécialiste des choses qui ne se font qu'à grands frais et quelqu'un que je connais bien, a assuré y engloutissant des mois entiers de patients gratouillis et certainement une fortune, la décoration. C'est lui qui leur a donné mon numéro de téléphone quand ils ont voulu pour les vingt ans de leur maison une fête à tout casser, quelque chose que l'on n'est pas près d'oublier ; je suis sans doute la personne la plus proche de la musique et des musiciens qu'il connaisse et je crois qu'il s'imagine que je représente une scène musicale un peu plus raffinée ou sans doute moins ringarde que ce qui s'offre ordinairement, enfin quelque chose qui pourrait convenir à des gens désirant laisser une durable impression. Ce que je crois c'est qu'en vérité seuls le dédain et la désinvolture donnent à la musique une chance d'avoir quelque sérieux et justement

dédain et désinvolture sont les deux seules qualités qui peuvent inciter ce genre d'ambitieux à croire qu'ils touchent du doigt quelque chose d'intéressant. La dame est venue chez moi sans prévenir, au feeling et nous avons donc pris la voiture jusqu'à son appartement qui ne m'était pas –ce qu'elle ignorait– inconnu car j'y avais souvent visité Merwynn pendant le chantier. Il n'y avait pas encore sur la porte d'entrée ce morceau de carton blanc rectangulaire qui porte un seul nom, le sien : Esti Zefarniak aux majuscules et deux i couronnés ; si je ne savais pas où se trouve le centre du monde... Nous devons y attendre son mari. Mais quand il arrivera elle ne sera plus là. Elle sera, la folle, à traverser le Styx avec sa fille dans les bras sur l'argile luisante de son plancher. Et c'est moi qui seule, bien tranquille, l'attends pour lui montrer par où les rejoindre.

31

Il y a toujours du vent, il est tiède, vent du sud, et fantasque. C'est un vent joyeux. L'appartement était si chaud que je frissonne dans la rue. Je redoutais un peu de sortir mais ils étaient de nouveaux occupants dont personne ne connaissait encore les habitudes et les fréquentations et je suis redescendue par l'escalier de service où je n'ai croisé personne. J'avais eu l'intention de rester un jour ou deux enfermée. Ma claustrophobie a eu le dessus. Je me suis contentée d'appeler, pour annulation, les organisateurs de la méharée contemplative à laquelle toute la famille était inscrite pour un stage de 14 jours avant d'attaquer le stress du commerçant en décembre, me faisant passer pour Madame. Avant de sortir j'ai arrêté la chauffage et entrouvert les fenêtres de la pièce où ils gisaient tous les trois.

Le mari avait été fort surpris de me trouver dans son salon,

seule et qu'il ne connaissait pas avec de la musique qui jouait assez fort. Il s'est trouvé aussi intrigué par la disparition des tapis que j'avais roulés à cause du sang ; j'ai raconté que sa femme m'avait dit en effet que quelqu'un de la teinturerie allait venir et qu'ils étaient en attendant derrière le canapé. Ils y étaient en effet, mais pas seulement les tapis. Heureusement mon arme ne s'est pas enrayée comme ça arrive parfois dans les histoires policières. Je me suis agenouillée sur le canapé et l'ai appuyée sur sa nuque alors qu'il se penchait sur sa femme pour la retourner. Puis je n'ai pas eu envie de rester. Je trouvais finalement cet endroit trop sordide, toutes ces ambitions réalisées pour n'en pas profiter. Ils faisaient des cadavres misérables. Tout ça, c'était du rien. Archi-rien.

Le vent ! Il enroule sur moi les pans du manteau parfumé dont je me suis enveloppée pour redescendre, il tente de m'entraîner dans sa spirale ascendante avec les feuilles tourbillonnantes. Je longe les grilles des jardins port royal ; des ondes de bonheur remontent au travers de mon corps ; j'ai envie de courir, de sauter en criant mon nom ou n'importe quel autre nom qui pourrait être le mien. Moi. Dans une bourrasque, j'envoie dans l'air violent le manteau qui finit par s'arracher lourdement au dessus des grilles sur lesquelles je traîne en marchant ma main qui les fait rythmiquement résonner. Il s'écrase sur la pelouse et file comme une flèche au ras du sol en roulant. Plus tard sur la passerelle des arts, j'ai sauté dix fois par dessus la rambarde et je suis parti dans le souffle au dessus de la Seine. Rue Saint-Denis j'avais drôlement faim. Je suis entré chez un petit traiteur chinois. Il est presque minuit. Je mange des nouilles sautées aux légumes en essayant de me décider sur les gâteaux. À ma seconde portion, je vois dans l'entrebâillement d'un parka, devant la vitrine un pull-

over bleu ciel bien tendu. Mon regard remonte au visage. Geoffroy n'a d'yeux que pour les plats préparés. Il a dans sa main une barquette de frites.

32

C'est étrange comme la mer est platitude aujourd'hui, comme le vent est froid et sans vigueur, la lumière juste grise éteinte. C'est moche, il n'y a même pas d'espace. Du plomb froid. Mes jambes faiblissent dans le sable. On a roulé, Geoffroy et moi, cette nuit après avoir décidé qu'on ne pourrait supporter Paris une minute de plus. Quand on part sur un coup de tête pour deux jours c'est toujours vers l'Ouest, c'est idiot. Ce matin nous dormions frère et soeur dans deux lits jumeaux. L'hôtel à la dure, la chambre glacée, l'air humide.

—Je n'aime pas les familles... la mienne est très grande. Il y en a partout. Mon père a eu 6 frères et 2 soeurs. Il y en a au Canada, aux USA, en Angleterre et à Hambourg. J'ai trois frères, il en reste un en France. Je ne parle pas de mes cousins. Partout. Où que j'aille, ou presque, je peux me faire

héberger. Ça paraît bien, mais c'est comme un filet tendu. Je suis dedans, point. Faire quelque chose d'innovant dans mon cas ce n'est pas évident. Mon père, à Namur, en fait est exceptionnel. Mais comme j'y ai goûté je connais. Quand j'étais petit je pensais faire rire en disant que je voulais être serial killer. Mais en fait, c'était pas si con.

—Excuse-moi, mais tu tombes mal : je ne suis pas intéressée par ce qui touche à la psychologie. Pour moi, c'est l'art de nous faire serrer nous-mêmes les noeuds des liens qui nous étranglent. « Regarde donc ce sac si douillet, il te rappelle un peu l'abri du ventre regretté ; vas-y rentre, passe tes bras dans les anneaux, tes pieds aussi et n'oublie pas le casque, tu as bien ta sucette sur la langue et maintenant tire sur le noeud coulant. » Dans le ventre, il y a du sang, des humeurs, des liquides comme du fiel, de la nourriture à toutes les étapes de la digestion. C'est l'usine à pourrir et toi, dans un sac bien au chaud tapi entre le foie et le coeur –te souviens-tu des battements du coeur– toutes ces choses quand elles sortent sont des ordures répugnantes, le sang, les eaux, les humeurs, la merde. Et toi ? Si tu recherches ce qui t'affaiblit et te dégrade, que tu veux repasser par ce trou en sens inverse, vas-y, mais ne te plains pas que le sac se referme sur toi. De toute façon tu ne te sentiras pas solitaire, il y a du monde dedans. Nous y sommes tous sans doute. Mais ce sont des choses ennuyeuses, je préfère ne pas trop perdre de temps avec ça. On te dit que tu meurs de soif et on en profite pour te noyer.

—Je ne bois pas beaucoup, on m'attraperait mieux avec du chocolat. Cependant je dois dire que cette famille a des avantages, c'est vrai : où que j'aille ou presque je suis assuré d'un point de chute où je suis bien accueilli et libre à la fois. Je

peux aisément voyager... Ça fait longtemps qu'on marche, on peut dire qu'on a pris l'air je crois. C'est quand même bien froid les plages du Nord en hiver. Regarde comme la ville est petite à l'horizon, on va en avoir pour plus d'une demie heure pour rentrer.

—Oui, j'ai froid. Mais la tête des gens à l'hôtel... Ils font peur. Il doit bien y avoir dans cette chambre un endroit à l'abri des courants d'air et avec un peu de chance quand nous rentrerons, ils l'auront trouvé ce fameux radiateur électrique ; en le mettant à fond on devrait finir par s'y réchauffer. Et où manger ? Ah, quelle débâcle. Il faudrait avoir une maison ici, on ne risquerait pas de s'y éterniser en vacances. Regarde ça, même sur la mer il n'y a pas d'horizon. Tu veux que je te dise, pour moi c'est parfait. Si ça ne te dérange pas je voudrais bien rester encore jusqu'à demain.

—Tout-à-fait d'accord. Je trouve qu'au moins on respire et j'ai trop besoin de dormir.

33

Le premier radiateur installé a fait sauter les plombs de l'étage. Tout se passe bien avec le second mais l'humidité ne cédera pas le terrain si facilement. Nous avons tenté une promenade dans la nuit. Deux ou trois rues peu éclairées, le port empli de plaintes et de grincements livré au vent et aux embruns, pas âme qui vive et au delà, l'obscurité glacée. Nous avons vu deux bars ouverts, mais on s'est trop sentis regardés quand fuyant la rue déserte et venteuse, nous sommes rentrés dans l'un d'eux. Geoffroy s'est retrouvé un accent bien appuyé pour commander son chocolat. Ce n'était pas si bête. Au moins nous étions de vrais étrangers. Le chocolat ne risquait pas d'encourager la communication et de toute façon il y avait tellement de fumée là-dedans et le contraste était si violent avec l'extérieur qu'il nous a semblé que le succès de l'entreprise de destruction massive engagée

par les marques de tabac n'était pas douteux, et plus merveilleux encore que le fait que ce soit les victimes elles-mêmes qui produisent les gaz asphyxiants est celui que l'image qui au travers du temps a toujours collé à la cigarette est celle de la liberté et de l'indépendance. Nous respirions péniblement, nos yeux brûlaient, nous nous sommes vite lassés. À notre retour le second radiateur avait entamé entre les deux lits un difficile combat. Chacun y a chauffé son tee-shirt et s'est glissé sous sa couette. Et finalement nous étions carrément bien à bavarder dans l'éclairage télévisé d'un débat qui semblait tonitruant —mais nous ne lui avons pas permis d'envahir le niveau sonore— Tonitruants en tout cas étaient les cadres tout en gros plans : oeil parfois fixe ou fuyant, bouche dont la lèvre se tord dans les silences, des mains agitées sur des cuisses, des genoux croisés, décroisés, recroisés ; et la platitude agitée de la caméra aux mains du boucher hystérique et fatigué qui tranchait dans cette matière sans trouver à être repu. On ne voyait plus quoi était à qui ; c'était un charnier. nous bavardions sans les perdre de vue, la conversation faiblissait. Geoffroy me dit encore :

—Être vivant sans être ignoble je ne le crois pas possible. Cela ne se peut pas.

Et son ignominie replia sur lui sa tiédeur, lui apportant sommeil et repos.

Et moi aussi me gagne le sommeil irrésistible. Qui d'ailleurs m'abandonne aussitôt. Je suis parfaitement réveillée avec l'impression d'avoir dormi cinq minutes, l'esprit en train de fixer une fois pour toutes la véritable relation entre l'ombre et la lumière ; qui ne sont en rien opposées : au sein de l'obscurité a lieu la lumière mais jamais dans la lumière une source

d'une froideur et d'une noirceur intense (un anti soleil) ne projette au sol et sur les murs la silhouette lumineuse des objets qui bloquent ses rayons glacés. La lumière n'est qu'un événement mais l'éternité est obscure. Et froide. Et dans ce tableau nous ne sommes même pas visibles. Une vague manifestation sur la croûte d'une planète, une érosion accélérée ; rien en effet qui se voie. De là je passe au temps dont je gère si mal l'économie, que je jette par les fenêtres sans être capable d'en saisir la « réalité ». Au diable. Il faut tout désapprendre. Briser la structure des journées, changer sa relation avec la nourriture, briser le carcan des objets, refuser l'ordonnance des appartements, se donner un regard. Le temps y passe tout entier ; et dans des futilités. On se heurte à tout, partout. On n'a plus d'énergie pour rien et on en a encore trop, plus qu'assez pour s'étouffer.

Geoffroy dort comme un oiseau, sans souffle et sans mouvement.

Quand à moi, je suis dans ce sous-sol avec Christalle ; elle me l'a prêté pour écrire. Nous en sortons. Je glisse sur du sang frais de poulet. Je retourne seule dans la pièce, mais la place à la table où je suis tentée de m'asseoir avec mes papiers tourne le dos à l'escalier qui monte du sous-sol et la porte qui ferme cet escalier a perdu sa partie inférieure sur presque un mètre de haut. Je n'aime pas tourner le dos à ce trou et je ne trouve rien pour le boucher. Il va falloir que je change de place. Mais je me suis taillé le doigt ; ça saigne beaucoup... Je le mets dans ma bouche, le goût du sang m'écoeure. Quelqu'un est là qui dit « donne. » « Mais il faut un vrai assassin », dis-je, « le sang coule beaucoup. » « C'est moi qui ai tué les 37... » est la réponse que je n'entends que partiellement. Je lui confie mon doigt, le place dans sa bouche et sur lui se referme doucement la douce chair tiède des

mâchoires sans dent.

Je m'éveille, je suis bien et très heureuse de me trouver là.

Le beau, le bien n'existent pas ; la beauté du monde est dans son infamie. Toute aspiration au bien et au bon nous plonge irrémédiablement dans le mal. Ce dieu qui paraît-il hait les tièdes (balivernes, il en a au moins besoin : c'est son public) n'a que le crime pour se racheter. Le crime est notre approximation de la pureté, il est notre recours sur le chemin de l'innocence. Il est solitude. Il est sacré et tabou ; comme la mort.

34

Sur le bord du quai des enfants jouent. L'un deux est inconscient, il a été frappé, il est mort peut-être. Les autres sont en train d'attacher une lourde ferraille à ses pieds et ils le laissent glisser dans l'eau. La dernière chose qui surnage brièvement est sa chevelure sombre. Ils se dispersent, leur vie n'en sera pas changée. Une heure avant ils ne le connaissaient peut-être même pas.

Depuis le bord opposé où je les regarde, ils ne sont sur la rive rectiligne que de petits signes noirs contre la face des constructions bétonnées, sans aucune réalité charnelle, des ombres dans un décor tout gris de ciel eau et ciment. Il n'y a que le bruit du ressac, du vent et les cris des oiseaux. Suis-je seulement sûre de ce que j'ai vu? Cette réalité, ici, demeure distante et sans consistance. Là-bas il n'y a plus rien. Une image se superpose, c'est un baigneur en été que le courant

emporte, il est déjà au large et ne s'est aperçu de rien. Avalé par le paysage qui, lisse et parfait, se referme. Dire qu'un homme se noie est alors affaire d'imagination. L'air est glacé. La bise s'engouffre dans la froide ligne de l'eau et je maudis Geoffroy qu'il me faut attendre une heure. Douteuse était sa surprise lorsqu'il s'est aperçu que pour le prix d'un « tout petit » détour il pourrait s'acquitter d'une visite sans cesse remise.

Lorsque j'ai vu la maison de pierres grises à quelques mètres derrière la grille de métal, les deux arbres symétriques et la cour de graviers, j'ai préféré pour ma part cette morose promenade à un café accompagné de chocolats. Il vaut mieux ne pas connaître la famille de ses amis. J'ai regardé avant de démarrer la grosse silhouette qui remontait l'allée, je me suis dit que c'était sinistre, mais ce n'était rien de spécial. Une heure plus tard j'attendais devant cette même grille dans l'habitable surchauffé. La même grosse silhouette est apparue, recto cette fois, et a repris l'allée. Un mouvement à la fenêtre du rez-de-chaussée –quelqu'un répondait à son signe de main– avant de franchir la grille. J'ai conduit, Geoffroy dormait ; trop de chocolats.

35

C'est un hiver très long. Déjà en octobre il faisait très froid. Février, ça ne s'est pas du tout relâché. Cinq mois de gel presque ininterrompu. Vent du Nord, vent de l'Est. Je pense à un « crime sexuel ». Bien au chaud et n'expédiant que les affaires courantes, je réduis mes sorties depuis quinze jours au minimum. Je travailote, range, trie et jette assez mollement. Le terme « crime sexuel » m'intrigue. Je me dis : je n'ai pas eu de crime sexuel. Et cela laisse en moi comme un blanc. Le pauvre idiot a un blouson de cuir épais et dans le dos est écrit : lara croft. Presque tondu, l'esprit d'une inconcevable lenteur, une belle peau en bonne santé, ils étaient trois sur le même modèle qui cherchaient mais sans trop insister des embrouilles dans le tabac quand j'achetais des timbres. Nous sommes sortis en même temps, ils se sont séparés et j'ai suivi la trace de lara croft.

—Bonjour, j'étais dans le tabac, il me semble que je te connais... tu n'es pas le cousin de Herman ?

—Je ne connais aucun Herman

—Ah, désolée je me suis trompée. Au revoir

—Eh, attends, t'as pas une cigarette ?

—Je ne fume pas

—Écoute, c'est qui Herman ?

—Tu le connais ?

—Non mais c'est possible. Tu veux du shit ?

—Ça dépend. Tu en as ?

—Je sais où en trouver.

—Il faut qu'il soit très bon.

—Du pollen. Qui vient d'arriver tout frais.

—Cher ?

—60

—On peut voir ?

—Ouais, mais tout de suite. Après je suis occupé.

La chambre était au 6ème, dans un immeuble pas trop flip-pant. L'ascenseur n'arrivait pas. Dans l'escalier je suis montée devant, pour garder l'avantage. Ce n'était pas chez lui à l'en croire. Il avait la clef. L'autre rentrait dans trois jours et d'ailleurs cet endroit ce n'était rien, juste un bat-flanc et une douche, des cartons de pizza et des emballages de poulet rôti maculés dans un coin cuisine des plus succincts, séparé par un comptoir bricolé à partir de bois de palette et peint en bleu. À peine a-t-il tourné le dos que je lui ai donné de toute ma force un coup de mon marteau américain sur le crâne ce qui a mis fin à sa gêne et son embarras et a définitivement ôté à l'acte toute chance d'un classement dans les « crimes sexuels ». Je n'avais en effet pas l'intention d'abuser de lui inconscient. Je me suis hâtée de me ganter, le traîner dans sa douche et de lui sectionner l'aorte pour le vider rapidement de son sang. Mes leçons de découpage et mon petit matériel plus adapté me font gagner en efficacité. Je le cale bien, laisse couler l'eau pour entraîner le sang et j'attends un moment. En pensant au surfer : ils ont presque la même mort : il faut innover maintenant. Il y a dans le boeuf un morceau très estimé, le filet, ce tendre muscle au long de l'échine. L'objet de ma leçon d'aujourd'hui. Il avait beau jouer les durs, le garçon a le dos grassouillet. Il est à plat ventre sur le carrelage, j'ai recouvert d'une serviette le haut de son corps. J'imité les gestes du boucher sur la vidéo accompagnant le cours. Sans doute suis-je un élève des plus médiocres. Je parviens à avoir le filet ou ce que je pense l'être mais en quatre morceaux, et pas très gros. Puis je range tout soigneusement. Au fond de mon sac, le paquet de Mannix ; inutilisé. Crime sexuel !

Je me défais du volumineux turban que je portais, du vieux k-way et des gants. J'écoute dans l'escalier, je descends, per-

sonne. Je quitte le quartier, je me débarrasse des vêtements dans des poubelles au hasard. La question est maintenant : l'homme est-il de la viande rouge ou de la viande blanche. J'opte pour le temps de cuisson du poulet. Disons une demie heure par kilo. De toutes façons je n'ai jamais aimé la viande saignante. Je passe au supermarché en rentrant ; il y a dans le rayon surgelés des trompettes de la mort. Parfait. Et sur un paquet de margarine la recette du filet-mignon, c'est tout-à-fait approprié. En faisant la queue à la caisse me revient un passage de la petite leçon de Jules César sur la faune et la flore en Gaule. Il y a en Gaule de grands animaux cornus qui s'appellent élans. Leurs jambes sont sans articulation et s'ils tombent ils ne peuvent se relever. Ils dorment donc appuyés contre les arbres. On les chasse en repérant les arbres qu'ils ont élus et qu'il suffit dans la journée de scier ou de déraciner en les laissant cependant debout. Il ne reste plus ensuite qu'à cueillir et rôtir l'animal dont le poids a fait s'effondrer son tuteur. En plus me dis-je, avec un peu de chance, la chute de l'arbre l'aura assommé. Et comme je suis dans les histoires de chasse, c'est sur la mort d'un animal que 36 va s'ouvrir.

36

Si en camion vous croisez un kangourou, sautez vite du camion, courez tous après à travers la campagne, tuez-le –ayez toujours un fusil dans le camion– Le bébé que vous trouverez peut-être dans la poche ventrale, donnez le à vos enfants, c'est une très mignonne petite poupée. Il a hélas peu de chances de survivre à ce sevrage prématuré. Roulez encore jusqu'au soir. Pour l'arrière du camion le kangourou est un siège très confortable qui amortit bien les cahots. Le soir choisissez un campement et creusez au centre une fosse bien profonde pendant que ceux qui n'ont pas de pelle collectent de grandes quantités de bois. Le brasier doit être gigantesque. Une personne aux mains délicates pratique une petite incision dans le ventre de l'animal par où elle le vide de ses intérieurs –lesquels je vous conseille de très vite enfouir, ils ne sont pas adaptés aux pratiques divinatoires– cela fait on

recoud l'orifice. Lorsque le feu est vraiment très grand jetez le kangourou dedans. Tous ses poils doivent y brûler. Retirez du feu et coupez les pattes avant et la queue. Jetez de nouveau la bête dans la fosse, posez dessus les pattes et la queue coupées, continuez à fournir en braises si besoin est. Après une heure la queue et les pattes servent d'apéritif pour attendre, une heure encore, le plat principal. Un kangourou peut suffire à nourrir trente personnes que la journée de voyage a affamées.

—C'est tout-à-fait dégoûtant; ce n'est pas une histoire à raconter pendant un repas. On pourrait avoir l'estomac délicat.

—Bien sûr nous, avons perdu l'habitude de faire la relation entre l'animal, son abattage, et la viande ; mais sans doute qu'en comparaison avec ici, les pratiques si nous les connaissons, de l'industrie de la viande, la méthode du kangourou apparaîtrait comme très délicate et raffinée et son produit finalement beaucoup plus propre à la consommation. En tout cas le pot-au-feu de ce soir était garanti irréprochable : de la jeune fille de premier choix.

—De premier choix, vraiment, ton boucher est donc connaisseur en jeunes filles ...

—Il n'y a pas de boucher. C'est moi. Je ne mange jamais de viande excepté celle que je tue moi-même. Et j'ai pris des cours de dépeçage et de découpage.

—Manger une jeune fille de premier choix, quel dommage !

On ne croit jamais la vérité ; elle ressemble souvent à une piètre plaisanterie. C'est mon troisième dîner avec convives et premier pot au feu. Tous comportent bien sûr de la viande mais pour les deux précédents elle était hachée pour farcir de la pâte feuilletée et bien relevée, des genres de samosas ou de petits pâtés russes, et aussi gratinée au four avec des légumes. Ici quoique petitement découpés les morceaux de viande étaient bien séparés du reste. L'on pouvait en apprécier la texture et le goût aussi cependant un peu modifié par le salage et dissimulé par de petites sauces irrésistibles. Le dîner est amusant. Et ces gens n'imaginent pas le service que je leur rends. Ils n'auraient pas osé seulement y penser et pourtant toutes leurs aspirations au sublime y trouveraient leur content sous les espèces de la réalité (non d'une représentation propre à satisfaire des esprits assujettis, dépendants et velléitaires) qui en tiendrait lieu. Fût-ce à leur insu, ils n'en sont pas moins en train de réaliser le rare accomplissement de leur état de carnivore. Lequel paradoxalement n'est pas d'ordinaire la conséquence d'un choix de chasseur mais plutôt celle de la passivité moutonnaire et imitatrice qui exige de ne pas voir en amont de la barquette-prête-à-consommer. Voici que tout en l'ignorant ils se trouvent en train d'assumer un idéal. Et c'est dans leur sang que cette viande dont la consommation a été l'objet d'un réel choix va diffuser ses substances nutritives. Mais je me tais à ce propos ; je soupçonne qu'ils ne sont pas en état d'en tirer le bénéfice qui conviendrait. Et je ne me soucie pas de les faire entrer dans mes vues. Peu importe ce qu'ils en pensent, ce qui compte c'est ce qu'ils font et pour l'instant ils sont en train de faire ni plus ni moins (enfin si, un peu moins) ce que je fais. Je suis assez contente des petites boulettes apéritif en sauce pimentée roulées dans la chapelure : il n'y en a quasiment pas

eu assez. Le festin a lieu sur l'emplacement du sacrifice.

J'étais autrefois en vacances à la campagne. Le village tout petit comportait en tout et pour tout trois rues en triangle. La pointe, orientée au Nord, tronquée par la place du marché –le jeudi– encadrée d'un côté par la poste et de l'autre le parvis de l'église orné d'une fontaine où le cordonnier lavait les chaussures de ses clients. Il fallait quatre minutes pour en faire le tour, du porche de l'église (et la pendule sur le clocher) au porche de l'église. Si l'on descendait du côté de l'église et remontait du côté de la poste –ce que je faisais comme un train sur son circuit, rageusement, dans l'espoir d'épuiser le temps à coups de quatre minutes– on passait devant, juste avant de se retrouver sur la place côté poste, le boulanger et le boucher. C'était un jeune boucher, nouvellement marié (c'est sa femme qui sur les cartes postales, en costume folklorique, mimait le gavage des oies) et qui reprenait la boucherie de son père. Entre la boulangerie et la boucherie il y avait une impasse, au long de cette impasse était un hangar qui servait d'abattoir et dont la double porte ouvrait sur la rue principale. La vache était debout devant le jeune boucher qui tenait une massue des deux mains. Passive et calme comme en des circonstances usuelles les vaches. La massue balançait en accélérant au côté du boucher et soudain décrivait en l'air un cercle qui s'interrompait sur le front de la bête. Cela craquait fort ; les pattes avant s'écartaient brusquement et entr'elles le menton percutait le sol avec la langue jaillie sur un côté. L'arrière train s'affaissait plus lentement. Le boucher liait les pattes arrière avec deux cordes passées dans un treuil et soulevait la bête qu'il dépeçait. Alors il fermait la porte peut-être gêné par le regard des enfants. Mais je me souviens une fois d'avoir vu en passant un animal rouge et luisant sans sa

peau qui gisait, revers sanglant, en tas dans un coin, et toutes les viscères croulant jusqu'au sol depuis la longue entaille qui le séparait en deux. C'était comme un très grand lapin, fascinant mais nullement terrifiant. Et très beau. Les gros muscles des cuisses tendus par le poids étaient saillants. Mais seul l'assommage était public pour ainsi dire et je fus plusieurs fois captivée. La mort si clean. Nette et sans bavure. Rien qu'une seconde vous sépare de l'instant d'avant mais le monde est soudain devenu autre inéluctablement et impossible d'y retourner. Il monte alors en relation avec ce sentiment de ne pouvoir retourner dans l'avant, une violente impatience faite de peur et de satisfaction mauvaise. Car vous subissez la mort en regardant mourir. Cependant, qu'un autre soit l'objet du sacrifice vous en protège et vous laisse croire que par nature vous en serez à jamais protégé. À jamais...

Pas plus que la vache la jeune fille n'a eu de prénom ; toutes ses affaires ont été détruites sans que j'y jette le moindre regard. Elle avait sonné chez moi cherchant l'Association des Matins de France (elle s'était donc déjà résignée à son sacrifice pour chercher sa vie en des endroits pareils) qui logeait au dessus et était déménagée depuis peu ; elle a gentiment attendu dans l'entrée, je suis allée chercher un numéro de téléphone et à mon retour la vision d'un maillet plutôt qu'un calepin dans ma main n'avait pas atteint son cerveau que je l'avais déjà frappée au front. Ce fut un moment qui m'a demandé une grande décision : la plus petite rupture dans l'action aurait pu tout faire très mal tourner et dès que mes deux mains se sont refermées sur la masse, celle-ci devait décrire une trajectoire rapide et parfaite depuis le fond de l'appartement jusqu'à l'entrée. Ce furent quelques secondes d'action pure d'où toute réflexion était éjectée. Elle s'est écroulée, ce sont ses genoux qui ont lâché d'abord, ses bras

se sont levés et au sol elle eut des soubresauts. J'ai installé un stoyak au dessus de la baignoire, passé une corde au dessus et je l'ai traînée jusque là dans un drap de bain. Lorsqu'elle fut suspendue la tête en bas, je me suis hâtée de la saigner puis je l'ai dévêtue et il ne s'est plus agi que d'accomplir un simple travail de boucher pendant que ses vêtements bouillaient dans la machine à laver. Je les ai jetés assez loin d'ici plus tard, une fois séchés, feutrés, déteints. Je l'ai dépecée avec soin et j'ai gardé beaucoup de la viande. Je fais des dîners depuis une semaine. Je me débarrasse petit à petit des déchets, des os tronçonnés et des parties reconnaissables. J'ai une meilleure organisation et j'en apprécie les effets. Depuis une dizaine de jours, je cuisine dans les temps creux, une heure ou deux par jour. J'en ai mis au sel plusieurs jours (le pot au feu) et je me suis aussi décidé à user de nouveau du congélateur. On y trouve de la daube qui était autrefois un plat de Noël dans le Sud Ouest, des samosas, des lasagnes, plusieurs barquettes en sauce aigre douce et plusieurs en sauce au curry ; bien sûr des tomates et poivrons farcis, je continue à chercher des recettes. Les réserves en viande fraîche s'épuisent assez vite en fin de compte ; certaines parties du dos sont d'inégalables rôtis dans le filet (j'avais déjà fait ça avec lara croft) et il serait dommage de ne pas faire griller les muscles fessiers. Je me suis aperçue que les grillades sont plus tendres sortant du congélateur. La pseudo-moussaka servie à un précédent repas y fut honorée au point qu'il n'en est rien resté. Je n'ai pas gardé le sang qui s'est écoulé directement ; c'est un peu lâcheté de ma part, de même nature que celle de l'acheteur de viande dans un supermarché. Je me souviens cependant que la sanquette du poulet m'était réservée lorsque j'étais enfant ainsi que le coeur s'il était très cuit, comme une faveur spéciale. Mais ce coeur-là est parti dans un sac de déchets.

Trop dur. Lorsque j'ai déposé ce sac parmi les ordures d'un marché qui s'achevait j'ai vu un pitbull blanc qu'une adolescente rappelait en vain, lacérer des pattes et des dents les trois épaisseurs de plastique et plonger son groin de monstre avide et frénétique dans l'ouverture. Je me suis sentie clouée sur place. Il me sembla voir que le chien dévorait quelque chose, puis la fille l'a remis au bout de la laisse et l'histoire s'est arrêtée là. J'ai entendu que les animaux ayant goûté à la chair humaine doivent être abattus sans attendre car ils sont dangereux. Peut-être que l'amour de ce chien pour ses maîtres a maintenant quelque peu changé de nature... et peut-être a-t-il gagné en intensité. J'ai pensé en achevant ma promenade que ce coeur finirait, crotte de chien, par maculer le trottoir. Et je suis revenue à cette idée que les pigeons sont les réincarnations des chiens qui n'ont pas de leur vivant assez conchié la ville et les jardins et que l'on renvoie pour trois ou quatre ans dans les airs afin qu'ils s'acquittent de ce qui leur reste à répandre depuis le ciel. Je méprise les chiens, ces êtres serviles qui obéissent aveuglément à des maîtres de hasard, et les pigeons à l'image de quoi s'attache la plus basse sentimentalité. Et je regarde avec tristesse mes amis qui engloutissent joyeusement madeleines et religieuses avec leur café : je ne me leurre pas sur ce qui se passerait s'il leur était proposé de quitter l'abri de cet univers de symboles et représentations pour tâter un peu de la dent la réalité de leur condition. Je me demande cependant si le raisonnement ne finirait pas par les rallier, puisque les mots ouvrent pour l'esprit des univers plus vastes que ne le permettent les lois de la matière à nos organismes préoccupés au premier chef de leur survie.

37

Le lendemain Leo et Helena qui n'étaient pas les derniers pour dévorer les religieuses, sont partis à New York. Pas sans hésitations. Le billet cependant, offert, perdait sa validité à la fin du mois et ils sont donc partis. Sans doute l'histoire des chiens et des pigeons traînait-elle encore dans ma tête car j'ai rêvé le soir de leur départ que deux chiens étaient transportés dans une sorte de panier de grue tiré par je ne sais quel engin volant. Ils étaient effrayés et l'un d'eux, le setter irlandais –l'autre était un chien de combat– a sauté par dessus bord. Le moment de son saut fut très joli, avec le soleil derrière lui et ses longs poils roux flottants. Quelqu'un a dit que son maître l'avait jeté mais j'ai pensé –et c'est moi qui avais raison– qu'il avait sauté poussé par la peur. C'était un rêve favorable m'a-t-il semblé avec ce saut si gracieux, si soudain, qu'il m'a réveillée et que le rêve s'est poursuivi au delà, pour

le plaisir, jusqu'à l'écrasement final dont je n'ai su décider de l'endroit : vaudrait-il mieux la plate étendue d'un champ ou bien un arbre ? Dans l'attente la chute du chien continue.

Le soir nous ne sommes donc que quatre et non six pour aller voir le nouveau logis de C. C'est trop amusant, C. a beau avoir déménagé lorsque une fois arrivés chez lui nous nous sommes assis, et bien que l'appartement soit très différent de conformation nous n'avons eu aucune impression de nouveauté. Nous étions toujours dans l'ancien endroit, même meubles, mêmes objets, même moquette, sol et murs gris, la même cuisine plus longue que large avec à un bout la porte à l'autre la fenêtre –ah, l'évier n'est plus sous la fenêtre. Simplement les cloisons auraient été déplacées pour donner un sentiment d'espace. L'immeuble est de construction semblable au précédent dont il est voisin et date aussi sans doute des années soixante dix. Davantage de verdure... rien qui puisse donner l'impression d'une rupture ; si C. est parvenu à déménager, alors tout est possible dans la vie. Nous sommes arrivés quatre, aucun ne consommant de produits animaux. Il y avait quelques kilos d'ailes de poulet grillées et de la salade de fruits. Pour le reste alcool etc., tout ce qu'on voulait. C. n'était pas en forme, abattu et angoissé sans doute, sa présence amoindrie. Sa nouvelle amie semble intolérante, vite effrayée par le sarcasme, une « mèrej'élèveseulemonenfant » tournée vers les valeurs chaleureuses, journaliste et, comme musicienne orientée ethnique. C. est inquiet de ses réactions à ses amis. Il n'a pas tort, elle se trouve là dans une zone où son incompréhensibilité est totale. Finalement il laisse tomber et déjà bien imbibé, alors que la star du caca mettait à nu son torse mince et nerveux pour une séance de photos, il cède à une étoile rouge pourvu que dans sa queue de comète elle l'emporte dans un temps dilaté et sans pesanteur, là où se

croisent les parallèles, où les ordres s'interpénètrent, et où ce qui, ici, aura sa peau ne peut même pas s'exprimer. Elle l'emporta bel et bien. Parlait-il : en même temps que les mots des torrents de sable s'écoulaient par sa bouche et tout ce sable se mit à former de parfaites pyramides, énormes. Ainsi qu'une mince pellicule d'eau la lumière semblait couler à leur surface et le sable s'étendait toujours plus loin, repoussant une tache noire qui s'agitait comme de l'intérieur légèrement à droite et qu'un frémissant halo de lumière tantôt bleu ou rougeâtre rendait plus précisément indiscernable. C. continuait à parler, à parler, à parler, le sable à couler et les pyramides proliféraient. Mais lorsque cela ne fut plus et qu'il revint dans son tout neuf appartement, ce fut pour voir jaillir un trait de sang qui vint maculer la moquette grise sur le mur à côté de lui et soudain il y eut du sang partout. Une mêlée de gens vers l'entrée émettait des cris, rires, râles ou sanglots, il ne parvenait pas à le savoir exactement. Quelqu'un de mince et presque nu était couché au sol et se tordait en hurlant. Il y avait de terribles flashes d'une lumière blanche dont la douleur tranchait avec brutalité dans son propre cerveau. Pendant ce temps il devait absolument connaître le délai selon lequel, lui étant mort, on pouvait encore tirer sur sa carte bleue. Horriblement, douloureusement se tordait son cerveau dans l'urgence de trouver la réponse et soudain les livres de sa bibliothèque commencèrent insidieusement à changer de nature. Leur apparence demeurerait exactement la même et pourtant il savait qu'ils étaient étrangers à son monde par l'absence totale d'intelligibilité qui soudain leur était devenue propre. Il étaient comme un trou dans l'univers, quelque chose de sombre et mat, absorbant, lisse et qui n'exprimait rien. Puis c'est le plafond qui en fut infecté alors très vite autour de lui ce caractère d'étrangeté se révéla partout et

il fit connaissance de la vraie solitude. Comme une onde de choc la vague brûlante et douloureuse de cette révélation traversa son corps et il ne resta plus que cendres. Il essaya de s'enfoncer plus profond dans le sol afin de ne pas être aspiré et de se retirer très profond en lui-même pour se protéger. Il tenta de respirer consciemment mais chaque aspiration lui envoyait les armes tranchantes des cris et des flashes à l'intérieur du corps et lorsqu'il voulait en soufflant fort les recracher, c'était lui-même qu'il projetait ainsi à l'extérieur, là où des assassins l'attendaient. Il comprit qu'il devait se protéger activement et se rua en avant dans la direction approximative de la cuisine ou de ce qui devait en être une puisque c'est dans les cuisines qu'on trouve les couteaux. Mais un animal tout noir jaillit de la mêlée qu'il lui fallait contourner, se jeta sur lui et le coucha au sol.

À partir de là il fallut le maîtriser ; on parvint à l'enrouler dans une couverture qui lui interdisait de bouger. Mais il était vraiment en forme et il n'avait pas du tout envie de se reposer. Il lui fallait de l'action. Certains se sentirent capables de gérer ce genre de situation, on emporta le paquet tout allumé dans la chambre où il fallut réveiller sa copine et bientôt, lorsque nous allâmes voir où il en était, nous le trouvions assis, un genou passé sur l'autre, fumant très mondain ses extralight améliorées, très en forme, et tout-à-fait rigolo.

— Autrefois la vie était simple : il y avait des faits. Le mensonge commençait après. Les faits, on pouvait les rapporter, les taire, en inventer ou en donner une version falsifiée. On pouvait aussi s'en servir pour mettre en évidence ou faire disparaître d'autres faits. Il était difficile cependant, à moins de s'être entendues pour mentir, que deux personnes en fassent une relation similaire. Cela était porté au compte de la fiabi-

lité des personnes, du sens de leur intérêt, de leur lucidité, leur état émotionnel ou autres raisons. Comme l'étalon d'or le fait survenu était souverain et l'on en colportait par le monde de plus ou moins fiables approximations. Théoriquement il y avait toujours la possibilité de remonter à la source. Le monde ainsi s'amarrait solidement à des choses que ne perturbait pas le doute même si elles étaient hors d'atteinte et l'objet de toutes les interprétations, et ces choses étaient les garants de son ordre. En remontant ses manches et peaufinant la méthode on devait finir par épuiser tous les mystères. Question de temps. Ce n'est plus pareil maintenant : les faits mentent et en premier quand ils veulent nous faire croire à leur réalité de faits. Tout ce qui dans notre monde se produit comme fait est avant tout le fruit de la contrainte et du mensonge, une illusion dénuée de toute réalité. C'est au bénéfice d'intérêts des plus douteux qu'il se manifeste et que l'on tente de faire croire à sa qualité de garant. La réelle réalité du monde est réfugiée dans les histoires, dans ce qui ne peut se révéler qu'en tant que choses fantasmées. Exemple : suis-je dans ma réalité tous les matins à la même heure, stoppant au même feu et sachant bien où je me rends, avec autour de moi tout un tas de voitures coutumières du même feu, à la même heure ? eh bien, non. C'est là que je mens. Je mens sur tout. Tous les faits de ma vie sont des mensonges. J'agis pour obtenir des choses, calmer mes craintes, combler mes désirs. Survivre. Je génère les faits qu'il convient car c'est ce que l'on attend de moi. Peu importe ce que j'en pense pourvu que je fasse ce qu'il sied. Ma vérité est inexprimable : sous peine je ne dirais pas de mort mais en tout cas de complications, elle est hors la loi. On marche droit ou c'est la poubelle. D'ailleurs ce n'est jamais tout l'un ou tout l'autre. Il n'y a pas de solution tierce, c'est seulement le

dosage qui rend la chose plus ou moins confortable, plus ou moins supportable. Si je sais ça, je ne peux plus l'oublier ; donc je m'en fous. Vais-je croire en moi ; perte de temps : où est-il ce moi ? Croire en quelque chose qui n'a pas droit de cité, qui vit planqué au fond d'un placard que j'aère de temps en temps, dans des conditions favorables, juste pour une question de puanteur. Et que je cache pour éviter tout malentendu aux gens que je vois tous les jours, même la fille avec qui je couche. Ma vérité est clandestine et je ne me plains pas car moi, au moins, elle m'est familière. Nous avons même parfois de bons moments. C'est le cas de pas mal qui sont ici. C'est ce qui nous rassemble en partie, les atomes crochus, la chose tacite. Notre problème : trop humain, comme disait quelqu'un ; il s'avère que les faits n'admettent pas l'humain. Que l'humain se débrouille avec ça. C'est bien chiant mais en quelque sorte c'est aussi un peu notre supériorité, pas grand chose, le genre lot de consolation.

— C'est très drôle, je me souviens de ce bruit qui courait comme quoi l'avenir de la terre était les insectes. Si seuls doivent survivre les insectes, quoi d'étonnant à ce que nous nous transformions en termites ? Est-il besoin d'autre chose pour faire tourner le monde au point où il en est ? Pratiquer sa vérité est de plus avantageux : Ça nous épargne des frais de psy et on peut enfin commencer à s'amuser.

— C'est bien ce que j'en pense. Mais en ce moment, je me sens un peu fatigué.

— Ça doit être l'hiver. Je surmonte un peu mieux ; qu'est-ce que ça me demande comme exercice. Tout un programme, crois-moi. Il faut vouloir.

— S'il est vrai que tu surmontes un tant soit peu tu m'intéresses. Il faudra que tu me dises. Je crois qu'il est temps que je me secoue.

— D'accord. Pas tout de suite, dans quelques jours si tu veux bien. On est un peu hs ce soir. Et, la méthode est très personnelle, il faut que je me décide à la divulguer.

— OK, OK, ne t'inquiète pas. Je ne vais pas te faire cracher le morceau, j'ai juste besoin d'être un peu dynamisé.

— Excusez-moi, mais je ne sais pas si je suis d'accord avec vous pour cette histoire de faits. Je n'y avais jamais pensé en termes de mensonge et de vérité. C'est un angle de vue ; mon angle jusque là c'était plutôt le principe de l'écriture et du support, papier ou autre : on cherche un morceau de papier pour écrire ; la taille, la matière, dépend de l'écrit et de l'usage qui en sera fait. Ou bien : ceci entraîne cela qui à son tour pousse encore autre chose ; ce mouvement se nourrit du poids des choses agies et d'autres mouvements ; d'autres et d'autres poids le bloquent et le contrarient. Sur son passage il absorbe tout et trouve ainsi sa route et son expression. Il absorbe tout indifféremment. Humains, non humains, objets, circonstances dont la combinaison provoque des faits, des événements, des tendances, des choses au delà de la vérité ou du mensonge, des choses qui doivent être, point. Ou plutôt qui veulent être. Et du matin au soir, c'est ça qui nous tombe dessus : des choses qui veulent être. L'intuition géniale c'est de bien se placer. Pour beaucoup (+ qu'on ne croit) il n'y a rien à faire : on y est déjà ; mais en règle générale c'est plutôt la foire d'empoigne.

— Je suis la configuration *xbvfgrnd*, entité catégorie humaine, actuellement en vie parmi mes semblables tous placés là pour entretenir par la pensée ce que nous avons créé et qui ne veut pas retomber dans le néant. À commencer par nous. Je désire porter réclamation contre des pulsions qui tentent de m'utiliser comme véhicule alors qu'il est évident que je ne suis pas en état de les assumer. À cet effet, je voudrais obtenir les coordonnées du service habilité à traiter ce genre de situation pour qu'il me délivre le formulaire adéquat. Ces pulsions honteuses et longtemps combattues au sein de l'espèce humaine tentent sous prétexte que les conditions de vie vont changer radicalement, en prévision de la nécessité de la survie de quelques individus et dût-il en coûter le sacrifice de certains –dont moi-même– un sacrifice non librement consenti j'insiste là-dessus, de se hisser enfin au rang de celles qui firent les plus grands héros de notre histoire. Et si c'était la vérité ma plainte serait sans objet. Cependant, je ne sache pas que la consommation de ses semblables ait jamais passé pour héroïque ; tout au plus peut-elle faire l'objet d'un pardon dégoûté, si elle s'est produite dans les conditions d'un extrême dénuement et si elle n'a pas été la cause de mise à mort du consommé. J'imagine seulement que, naïves et ignorantes de leur propre ignominie, comme sont les prédateurs sauvages ignorants de leur férocité, elles espèrent devant le tableau d'une époque dont le trouble est accentué par le passage à un autre millénaire pouvoir se glisser en douceur et obtenir un statut officiel. Qu'être reconnues au grand jour, participer à la grandeur de l'humain leur soit une ambition tentante, n'importe qui le comprendra. Mais tout le monde aussi me comprendra, moi, lorsque je dis : « elles ne passeront pas par moi. » J'ajoute que ma vie en dehors de ça est obscure et tranquille, qu'elle

me satisfait pleinement et que je suis végétarien de longue date. Loin de les décourager cet argument semble au contraire les fonder dans leurs prétentions — ce qui souligne à mes yeux leur malignité. Selon le raisonnement qu'il est souhaitable que des expériences de survie touchent des individus personnellement impliqués dans la lutte pour la sauvegarde de la planète et capables de s'imposer une discipline dans ce sens.

— Qu'à cela ne tienne, le convive qui se trouve à ma droite connaît parfaitement les rouages de l'administration. Le formulaire sera en votre possession juste le temps d'un apéritif ; et je suis même sûr qu'il perdra volontiers un peu de son temps pour vous aider à le remplir.

La vérité, la bonne blague :

La vérité, et son sillage de sourires et d'hilarité...

Dites toujours

La vérité c'est un courage dont vous serez toujours payé.

— Tiens, je vais vous mettre le hardclan #3. Il est sorti aujourd'hui, c'est Georges qui l'a apporté. Première audition mondiale, même ses auteurs ne savent pas encore ce qu'il contient. Le seul qui l'a peut-être entendu, c'est Guonisant, l'exécutant. C'est tout le plaisir de la méthode : on n'entend pas le résultat avant que ça ne soit fini. C'est sorti sur « les disques du camp ».

— Ah ceux-là, ils sont gavants on ne peut jamais les trouver.

— Il suffit de les demander directement, tu finiras bien par les avoir. Tu dois pouvoir aussi les copier sur le net. Ou alors

pénètre l'intimité du général Bowl.

— Il est mort.

— Ah oui, c'est vrai. Vois Georges, il connaît Guonisant.

— À propos d'objets rares, que penserais-tu du marquis de Sade comme inventeur du principe de la production industrielle et précurseur de l'objet moderne ? Avec ses deux schémas dans la recherche de la volupté : premier schéma, un objet (vivant bien sûr) unique et irremplaçable à qui l'on fait subir des tourments différents car dans ce schéma, c'est de la nature de l'objet que dépend la volupté, le plaisir naît de ce que c'est justement lui qui subit et non un autre, et à l'opposé l'autre schéma où l'objet qui subit est indifférent et sans valeur. Dans ce cas les objets, l'un valant l'autre, se succèdent à mesure de leur épuisement, car ici c'est de la répétition de l'action que dépend l'émotion ; cela pourrait être de la part de Sade la prémonition du mécanisme – dans le cadre de la recherche de la volupté – de la production/consommation qui s'appliquera plus tard à l'industrie. Ce n'est pas pour Sade que je parle, il n'a pas besoin de moi, il se débrouille très bien tout seul, mais on peut sans doute pour jouer regarder sous cet éclairage la production les disques du camp comme un approchant du premier schéma, c'est-à-dire un désir de trouver en l'objet la qualité, déterminée ici par son extrême rareté, et aussi du second puisque la fabrication de la musique demande par principe l'intervention humaine la plus courte possible : tout se joue en quelques secondes de programmation pour se faire ensuite seul, oublié par l'auteur passé à autre chose. Ce qui donne à cette intervention la grâce nonchalante d'un geste divin. Et puis, c'est un plaisir

que je ne résiste pas à vous faire partager que d'évoquer la question de l'économie par la comptabilisation de coups de fouet, meurtres, séances de torture, machines à massacrer, cris et souffrances des victimes, intéressantes ou menu fretin, qualité du plaisir et sans doute pour finir, le même débouché sur le vide, si réjouissant. Pour en revenir aux disques, la chose n'est pas simple. La démarche n'est pas du tout passéiste et ne consiste pas du tout en un retour en arrière. Loin de là. Et de toute façon il y a autant de principes mis en application pour la production de ces objets que d'auteurs. Lesquels objets sont à mon sens comme des fenêtres, des endroits d'où l'on voit certaines choses dont l'absence rend le monde désespérant d'ennui et de trivialité. Bien sûr les fenêtres ne sont pas le paysage mais on n'en trouve pas si souvent qui s'ouvrent sur ce point de vue.

38

— Entrez, maître la porte est ouverte...

— Alors que se passe-t-il, tu décides de ne plus m'accueillir ?
Et tu restes dans le noir, tu as la migraine ?... tu veux me fâcher dès l'entrée, hein c'est ça ?

— Oh tu ne pourrais pas pour une fois être gentille ?

—Je ne suis pas payée pour ça. As-tu déjà vu des tigres
broutant parmi les vaches ?

— Ce n'est pas la même chose. Payés, ils feraient peut-être
des efforts.

-Oublie, tu n'as pas les moyens. Déshabille-toi et viens

jusqu'à la porte m'éclairer avec une bougie. Tu as 20 secondes. Je suis de très mauvaise humeur. Je n'aime pas beaucoup ces manquements au rite sans être prévenue.

— Maître, je ne fume plus.

— Et alors ?

— C'est vous qui...

— C'est moi qui quoi ? Décidément ce soir tu veux souffrir... Bon voyons. On ne peut pas dire que tu aies beaucoup maigri. Donne-moi la bougie. Tourne ta main... Voilà, c'est pour le tutoiement.

— Aïe, oh non, je vais avoir une marque.

— J'espère bien.

— La dernière fois j'ai attrapé un rhume.

— Bon alors maintenant tu la fermes. Si tu n'es pas content, la prochaine fois ça sera Marie-Ange qui s'occupera de toi. Et pour ce soir, je te préviens : marche droit ça vaudra mieux. Tu vas commencer par me faire un dessin. Tu vas te dessiner découpé en morceaux, prêt à cuire. Je veux qu'on te reconnaisse. Je te surveille. Chaque fois que ça ne me plaira pas, tu seras puni. Sers moi un jus d'orange. J'espère que tes olives sont moins dégueulasses que la dernière fois.

Mais quel véritable sale con ce type. À ce point c'est héroïque de sa part. Cette obstination entêtée à se rendre odieux avec

autant de conviction et d'âpreté dans la mesquinerie, toute cette veulerie combinée à tant de calcul et de malignité, on voudrait le tuer. C'est bien ça qu'il aime d'ailleurs. Il vous met hors de vous et vous paye pour ça. Connard. En plus je ne l'aime pas. Il est dégoûtant. Sa peau est très désagréable au toucher glissante et grumeleuse à la fois. Il dégage une odeur fétide légère et imprécise et qui justement par là, son imprécision, finit par obséder jusqu'à l'écoeurement. Il a des poils noirs et raides même sur le dessus des mains, il dégage de la sueur à la moindre émotion. C'est d'ailleurs pour ça qu'il tient à moi, cette répulsion. Tout de suite il m'a couru après. Comme c'était chez un ami, j'ai commencé par être polie, mais assez vite je suis devenue cassante. C'est tout ce qu'il voulait, c'est moi qui l'ai planté là. Le lendemain mon ami m'a appelée pour me demander s'il pouvait lui donner mon # de téléphone. J'ai refusé avec une formule dans le genre : il faudrait me payer cher... Je suis retombée dessus dans une soirée de musique minimale et ce n'était vraiment pas de chance car je ne suis pas assidue à ce genre de concert. Je n'ai pu l'éviter et il m'a offert un café au bar pendant que le matériel était installé pour la seconde prestation. Il m'a dit qu'il était déterminé à me payer pour une relation, étant donné que c'est une décision qu'il avait prise quelque temps auparavant, payer quelqu'un pour une mise en scène, et nous nous sommes mis d'accord une fois pour toutes pour le genre de mise en scène qu'il souhaitait et le montant qui me semblait une correcte compensation. À partir de là, après les rendez-vous mes visites seraient réglées selon ma fantaisie, du moment que je ne sortais pas du cadre du cahier des charges que nous avons fixé. C'était évidemment une expérience que je n'aurais pu rejeter sans la regretter, ne serait-ce qu'en ce qui concerne la curiosité pure –l'aspect intéressé n'était pas négligeable. Il appelle de temps

en temps pour rv et je me retiens pour ne pas lui faire subir toujours davantage tellement je le trouve odieux. Je l'oblige à faire des choses, il renâcle toujours, je le châtie un peu, pas trop méchamment mais je m'arrange quand même pour lui faire le cadeau de quelques marques qui restent quelques jours. Il me semble qu'une petite douleur familière se revêt le plus souvent d'un caractère amical et rassurant. Autour d'elle le corps s'organise, se concentre. La douleur est yang, pas de doute. Il s'est représenté sur ses dessins pris au collet comme un lapin, puis assommé par le braconnier, dépouillé vidé décapité et mis à la broche. Ensuite ses morceaux ont été posés sur un plat, à la semblance de leur organisation lorsqu'il vivait, mais séparés et sa tête, ainsi que ses intérieurs, il les représenta jetés dans la basse-cour les poulets se les disputant. Ça l'a amusé, j'ai bien vu quoiqu'il m'ait fourni pour corser l'affaire l'occasion de quelques sévices. J'ai fini par l'attacher sur sa chaise et lorsque je suis partie, je l'ai laissé se défaire tout seul en complément gratuit. Ça m'a évité de calculer une mise en scène pour mon départ. Il dessine laborieusement. Ça lui a pris du temps. Il tenait à finir et le supplément lui a coûté. Comme il chipote toujours un peu sur le prix, il a dû apprécier la valeur de son divertissement. Quand à moi tout ce temps me semble sous-payé du moment qu'il est impossible que l'ennui ou n'importe quel autre moment de la vie et de la monnaie puissent naturellement s'échanger. Heureusement, selon le contrat je dois le brimer. La gentillesse me serait impossible. Je ne plaisante pas quand je lui dis qu'il n'en aurait pas les moyens. Marie Ange c'est moi. Il ne l'a jamais rencontrée, je ne le lui souhaite pas. Elle est méchante. C'était quand même un peu elle qui a brûlé les dessins. Il était fou furieux. Je suis sûre qu'en ce moment il jure que c'est la dernière fois. Tant mieux. Il doit avoir défait ses noeuds.

39

— Midi, c'est l'heure des porteurs de marchandises ; nous n'allons pas pouvoir rester encore très longtemps. Regarde, au comptoir il y en a déjà deux qui sont arrivés et chacun porte sa cigarette. Fini l'air frais. Il vont vouloir leurs saucisses grillées et leurs frites. Dans 10 minutes on ne verra plus le mur du fond.

— Que faire pour ne pas être porteur de marchandises ?

— Être mort. Oublié. Et c'est un échec. Mourir, c'est avoir tout raté.

— Bon, allons marcher, elles ont beau être d'abord miroir, code, clef, médium et message et j'en oublie, le design de mes chaussures autorise cependant et même recommande

que l'on s'en serve pour marcher.

— Je propose que nous suivions le côté du trottoir au soleil, mes lunettes noires ont des scrupules à s'exhiber sans raison.

— Et ton pull en shetland bleu, il n'a rien à nous faire faire, lui, pour se justifier ?

— Non, il dort. Ne le réveillons pas.

— Dommage, je suis sûre qu'il a des idées marrantes. Tous ces objets qui nous soufflent quoi faire, ne serions-nous pas au paradis. La radio ça donne quoi en fin de compte ?

— Je reste. Toujours le mercredi, mais impossible de me faire payer. Ils jouent sur le fait qu'ils sont une association.

— Pourquoi te paieraient-ils ? Il y aura toujours quelqu'un qui sera ravi de le faire pour rien. Ils considèrent qu'ils t'offrent un moyen de te faire connaître et que ça doit servir tes petits business parallèles ou tes ambitions.

— Mais ils sont tous salariés là-dedans.

— Ils sont là depuis longtemps sans doute. Je suppose qu'un jour ou l'autre, on trouve un moyen de les coincer, si on n'est pas parti avant.

— Ça va, je suis patient, mais moi aussi je sais être impitoyable

— Très bonne disposition d'esprit. Tes lunettes, tu les as

achetées où ?

— Au Canada.

— Ah, bien sûr. Tu vas rester longtemps à Paris ?

— Le temps qu'il faut... Tant que je suis content d'être ici... Je me sens plus familier ici qu'au Canada. Je préfère cette atmosphère étriquée où l'épanouissement physique est impossible, à la vue de tous les imbéciles prospères et satisfaits qui vivent au bon air, promènent leur chien dans des voitures tout-terrain, passent le week-end après les courses du samedi, à transpirer dans les zones sportives équipées par la commune, en province ou au Canada –là-bas, c'est plus grand, mieux équipé, mais c'est assez pareil– tu en visites un, et tu connais tous les codes et les sujets de conversation pour tous les autres. S'il y a des différences c'est juste une question de rang social. En matière de radio, laisse tomber. Pour faire de la radio, il faut se sentir proche.

— Tu tiens à la radio ?

— Ben oui, pour l'instant.

40

Ah, c'est trop merveilleux cette promenade. Je suis inondée de lumière, c'est la troisième fois que je fais le tour du pré derrière la maison car je ne me décide pas à rentrer encore. J'ai longé la rivière par le chemin de halage, la rive était ensoleillée et tiède, le chemin boueux, et maintenant, jusqu'aux genoux, je le suis tout autant. L'air est si précocement chaud que mon corps éclate comme autour arbres, buissons et plantes. Si les oiseaux ne faisaient pas tant de bruit insupportable, ça serait parfait. Toutes portes et fenêtres ouvertes la maison se gave d'air chaud. Il y a un feu déchaîné dans la cheminée, j'ai rapporté, en bois, de l'appentis de quoi faire revivre l'enfer. Près de la porte, je vide le coffre de la voiture de mes outils que je range dans l'atelier. Ce matin je suis allée très loin d'ici en remontant la rivière, j'ai retrouvé ce marécage où vivent des tortues dans une poche d'eau sous de très

vieux arbres, un endroit visiblement non travaillé. J'y ai enter-
ré très profond dans la partie haute toute une série de petits
paquets, entre les racines d'un platane géant. C'est à plus de
soixante kms et personne ne sait que la maison était occupée
avant ce matin à mon retour, quand j'ai laissé la voiture sur le
chemin comme si je venais d'arriver et le portail ouvert. La fille
faisait du stop à la sortie de Paris et 300kms plus loin, à peine
un pas de fait dans la maison il y a deux jours, elle était assom-
mée puis saignée, je pense dans les règles de l'art, je com-
mence à avoir la main. On ne me rejoint qu'à la fin de la
semaine, ce qui me laisse encore trois jours pour que rien ne
se voie. Mais je me suis déjà beaucoup activée avant d'offi-
cialiser ma venue en laissant dehors ma voiture, jusque là dis-
simulée dans le garage, et en m'autorisant cette promenade
où sûrement, sans que je voie, j'ai été vue. Après ces deux
jours dans une quasi obscurité –j'ai travaillé au sous sol sur
une bâche, ne remontant que pour me reposer et dormir
dans les pièces fermées du rez-de-chaussée sur l'arrière de la
maison– toute cette lumière et cette douceur de l'air décu-
plent en moi une joie physique, pleine d'énergie. La bâche en
ce moment se déploie dans la rivière, les maisons des sculp-
teurs ont cet avantage qu'on y trouve tout un tas de matériel
utile. Je vais la faire sécher au soleil. Tout ce que la cheminée
peut brûler se consume petit à petit. J'ai lacéré le sac usé et
je l'ai balancé dans une benne verte devant une déchetterie
en passant et les vêtements qu'il contenait sont en attente
dans un sac d'hypermarché tout neuf. En repartant je ferai un
détour par une grande ville pour le laisser dans une consigne
ou dans une poubelle. J'ai un monceau de petits cubes de
viande très bien découpés, très réguliers. Je pense, pour la
venue des citadins, à cette recette de veau du pays basque.
Dans une sauce au piment d'espelette dont il y a justement

une guirlande dans la cuisine. En attendant le feu me suggère des grillades et des brochettes. Un petit oignon, une lanière de poivron, un morceau de tomate, un petit cube de viande, et on recommence. Avec du ketchup. En fait quand je dépèce et découpe, je n'ai pas faim. Je crois à cause du sang. Je sors acheter des légumes : présence archi-officielle maintenant. Je bois même un café sur la place avec un croissant de la boulangerie. On ne me connaît ici que de vue quoique depuis longtemps mais je ne viens pas souvent. La maison est solitaire et le chemin d'accès donne sur une route passante. Je serais surprise que quelqu'un ait décelé ma présence avant que je ne le décide. J'ai quitté Paris en début de soirée et nous sommes arrivées ici je suppose vers trois heures du matin. Personne n'errait certainement dans la campagne. Je regarde dans le feu se tordre les pages de deux petits carnets, je brûle aussi une édition de poche du salon des atrocités que pour ma part j'avais lu il y a longtemps et qui doit revenir à la mode. Une étudiante de la F E M I S. Il est 10 heures, je crois que je vais me coucher tôt. Je ne sais pas si je vais rester ici demain, peut-être que je pousserai plutôt jusqu'à la mer qui est à une centaine de kilomètres et qu'au retour je m'arrêterai chez des amis, une maison presque à mi-chemin. Mais je n'ai pas envie de les appeler ce soir. Je retourne mes brochettes dans les braises, je les regarde brunir et les pommes de terre aussi, je ne suis pas encore très décidée. Je m'ennuie en général beaucoup à la campagne mais demain, quand il fera jour, mon impression sera sans doute très différente et je demeurerai peut-être ici à lire ou dormir dehors, au soleil. Il vaut mieux que je me décide au dernier moment. J'étends un duvet sur le canapé, je range le cd perplex barquettes et je mets quelque chose de plus calme en apparence, William Morose. Il fait très chaud. Je suis

trop bien. Je m'endors en lisant blow job dont la chute au sol ne perturbe même pas la vie parallèle à laquelle, en rêvant, je viens de m'éveiller.

41

Je n'aime pas me souvenir des rêves. Ils nous rendent semblable à n'importe qui ; c'est déjà être téléspectateur, puisant dans le même fonds commun l'expression de notre trivialité infantile et définitive. Par le rêve nous sommes indistincts et indiscernables, noyés dans la masse et humiliés. Je regarde dormir un clochard, tôt le matin dans Paris, il est béat, très concentré, extrêmement loin –là d'où je viens– en train de résoudre ses peurs, ses inquiétudes, ses hontes au moyen du même théâtre, avec des moyens qui se valent. Si je trouvais une grosse pierre, je pourrais lui rendre service. Mais je n'ai pas envie de me fatiguer. Qu'il se réveille donc une fois de plus et subisse tout ce qui lui reste à subir.

42

La veille de leur arrivée je n'ai finalement pas encore bougé d'ici. Je me suis chaque fois réveillée trop tard pour me décider à partir au bord de la mer. Le matin j'ai essayé les cafés dans deux villages environnants, j'ai pris une table au soleil et j'ai lu une heure à peu près, traîné un peu de ci de là et je suis rentrée pour ne plus ressortir de la journée. Vers le soir, quand la nuit commençait à monter, je sortais me promener sur le chemin de halage où le brouillard vaporeux s'amusait à justifier la réputation de cette maison qui aurait appartenu à une sorcière mais déjà le second soir j'avais l'impression de faire ça depuis un mois. Tout au long de l'après-midi je goûtais la chaleur du soleil répercutée par le mur qui m'abritait du vent. Et je me sentais devenir une sorte de saurien, lent, fixe, au sang froid. Mes yeux couraient sur des pages imprimées dont mon cerveau ne conservait rien, le

temps pouvait indifféremment sembler soit très long, soit très court. C'était les courants d'air frais qui recelaient la plus grande dose de réalité. Eux seuls me décidaient à bouger lorsque, encore tôt, le soleil amorçait son déclin. Cette mollesse, je m'y suis livrée sans retenue sachant que son temps ne pouvait excéder deux jours. Le vendredi soir je me suis risquée à cette recette basque de veau, de mémoire. J'aime bien les plats qui sont meilleurs réchauffés. Faire de la cuisine est amusant tant qu'on est seul. Le rôle nourricier dans un groupe est déplaisant au possible, je passe la main tout de suite. D'ailleurs je ne me reconnais jamais au sein d'un groupe ; le miroir qu'on m'y tend m'est étranger. Une personne stable en qui on a confiance, calme et qui pourrait affronter une situation tendue. Cette confiance est un piège. On se retrouve vite, sous peine de trahir, dans la peau d'un intrus qui vous chasse de vous-même en qui d'une part vous reconnaissez non sans malaise une caricature de vous et obligé de lui être fidèle ainsi qu'à ce masque qui d'autre part, conçu à l'extérieur, vous est absolument étranger. Je préfère garder mes distances. Me déplacer sur la frange.

Samedi. Je vais jusqu'à la gare à trente kilomètres pour leur éviter le bus qui se déplace en lente spirale d'un village à l'autre. Ils sont au café. Habillés comme des as de pique avec leur figure toute blanche, l'air frêle et transparent des citadins dans la lumière de la campagne. Déjà en train de manger le contenu de la boulangerie. Et avec eux, j'en fus surprise, Geoffroy l'aspect, lui, nettement plus consistant. Ils s'étaient croisés dans mon hall. Ils prenaient mon courrier pour l'apporter et Geoffroy venait me montrer une cassette vidéo qu'un auditeur avait déposée pour lui à la radio. Nous avons fait des courses au village pour qu'ils en sachent le chemin. Aucun ne connaissait cette maison et comme ça au soleil, elle

prenait un air opulent, accueillant qui les a tous réjouis. Il y a toujours une minute, lorsqu'on arrive de Paris où l'on se croit au paradis devant des chaises et des tables de jardin sous un rayon de soleil. L'ennui heureusement tartine vite ça d'un sentiment coutumier. Nous sommes dans le jardin, personne ne tient en place. Il faut toujours quelque chose de plus, quelque chose de moins, et le soleil tourne, on se retrouve à l'ombre, il faut tout changer de place, les piles sont nases, on doit trouver une rallonge. En tout cas, je suis bien tranquille, personne ne va proposer de faire un jogging ni même une simple promenade dans les champs. Ils ont avec eux plein de cds fraîchement gravés, l'après-midi est parfaite. Quand le soleil a disparu nous sommes allés dans une petite ville voir un peu du monde et boire un truc avant de rentrer faire le dîner qui n'était qu'à chauffer pour la plus grande part. Je vais ensuite dans la petite pièce qui sert de bureau et où est la télé et je regarde la cassette qui a l'air de perturber Geoffroy. Cela s'appelle le chien sucette en titre rouge griffé, sur fond noir, comme une couverture de polar des années 50. Puis une année est indiquée, celle qui vient de finir. Lumière du jour dans un coin d'une cuisine qu'on imagine rutilante mais petite, une femme menue, blonde, l'air de la ménagère d'un couple ordinaire, nettoie à l'éponge avec acharnement un grand calendrier collé au mur et sur lequel je ne puis lire aucune indication d'année. Ensuite nous sommes dans le salon. Il y a un teckel assis sur le canapé ; la tête blonde de la femme est sous le ventre du chien. Je suppose qu'elle lui fait une pipe pour de bon. Puis c'est un vieux café de village, la devanture en plan serré, et plusieurs personnes devant, tous des hommes l'air de paysans sauf un qui ressemble à un employé de bureau 1900 avec sa barbiche et son gilet –celui-là, je ne sais pourquoi, je le prends aussitôt pour l'auteur du

film– et deux petits garçons. Dans l’ombre au fond du café on distingue une vache normande de profil qui tourne la tête vers la caméra, l’air extrêmement paisible. Tous rient ; leur zizi est sorti de leur braguette et ils se tordent de rire au comble de la joie. Un des paysans se met à uriner, folâtre, et l’homme au gilet tente de boire comme au jet d’un tonneau. Tout se termine par une scène d’intérieur, de nouveau le canapé semble-t-il, où maintenant l’homme au gilet, pantalon baissé enfiler son sexe dans celui d’un(e) teckel. Puis le noir. Geoffroy, perplexe, espère que je pourrai l’éclairer sur les raisons pour lesquelles il a reçu cette cassette. Après tout, il est normal que les artistes entrent en contact avec les journalistes. Il craignait confusément une injure ou une menace, mais je crois qu’il a tort. L’auteur veut que son travail circule, ça me paraît simple. En tous cas, le film ne frappe spécialement personne ce soir mais il faut dire qu’ici, tous sont des artistes. La question fut pourtant de savoir s’il y avait deux chiens un mâle et une femelle, ou bien était-ce le même jouant les deux rôles. Si dans le second cas, il s’agissait d’une chienne, la scène avec la ménagère serait une simulation.

43

Et pendant quelques jours le monde s'est trouvé léger comme une bulle, dans l'oubli total d'autres circonstances que celles où nous étions plongés dans l'immédiat. Rien de spécial, des allées venues nombreuses et inutiles, d'insignifiantes rapines tout aussi inutiles, juste pour faire courir un peu l'adrénaline, la seule salle de cinéma à trente kms donnait starship troopers, nous sommes allés à la séance du soir et quelqu'un a eu l'idée de faire des brochettes avec le reste du veau, « avant que ça ne se perde ». Elizabeth, spécialiste de la sauce pimentée, s'en est chargée. Avec son sens du détail et de la perfection, une matinée de courses a été nécessaire pour tout rassembler, mais je n'ai pas regretté. La fin de l'après-midi, comme la température était toujours d'une tiédeur inaccoutumée pour la saison, nous sommes restés dans le jardin, faisant un sort à quelques bouteilles d'al-

cool et aux olives que nous avons rapportées le matin. Des braises chauffaient dans un vieil abreuvoir en métal pour volailles, sa largeur bien adaptée aux brochettes, assez long pour griller en une fois toute une série que dans la cuisine, Elizabeth retirait de sa spéciale marinade et préparait. Son aide est venu garnir l'abreuvoir brûlant, elle fignolait la sauce et personne n'aurait pu résister à l'odeur qui venait bientôt de la cuisine, se mêlait à celle du barbecue. Nous attendions que la nuit tombe pour juger de l'effet des lumières installées dans les branches ; la conversation débattait autour de la maladie de Alzheimer, quelqu'un ayant accusé les abreuvoirs-barbecue d'être faits d'aluminium ; ce sombre jardin où rougeoyaient des braises, arrangé en salon et figurant un univers instantané et précaire où d'incroyables silhouettes métalliques instables et des câbles entrelacés se dessinaient sur le ciel sombre et bleu m'a inspiré l'idée, précoce, de dormir dehors pour ce soir. Beaucoup plus tard j'ai posé sur un banc des couvertures puis un duvet et encore des couvertures. Je me suis glissée dans le duvet dont j'ai fermé la capuche sur mes oreilles et je me suis endormie d'un sommeil léger et heureux, les yeux ouverts, la caresse du vent sur les joues. Les petits inconforts qui m'éveillaient me faisaient ressentir ce bonheur où j'étais, et regardant ce coin de ciel d'où la lune avait disparu, je me sentais aussitôt repartir en souhaitant me réveiller encore avant le matin.

Le lendemain, encore tôt, j'ai entendu quelqu'un qui poussait le portail et remontait le chemin devant la maison. Cela m'a remis en mémoire que dans la nuit, j'avais vu Geoffroy qui ignorait ma présence se diriger vers le chemin de halage, et je pensais que sa promenade avait été drôlement longue. Il y avait toutefois quelque chose de non concordant dans les pas. C'était un petit garçon en vélo, à la recherche d'un chien

qui avait disparu d'une ferme de l'autre côté de la route à deux ou trois kilomètres. Un petit malin et nerveux avec un regard noir et vif, riant beaucoup, pas timide et questionnant à tout propos ; je finis par soupçonner que le chien-prétexte serait vite retrouvé. J'éprouvais du regret que notre rencontre se produise dans une absence d'anonymat qui m'interdisait toute action. Pour des raisons pratiques bien sûr, il était plus petit et léger que tous les autres, mais aussi moins gras et plus tendre sans doute. Cependant je me souviens très bien d'avoir mangé, il y a longtemps, en Espagne, du poussin dont c'était la mode dans les supermarchés. La mollesse fondante et l'inconsistance de cette viande m'avait parfaitement écoeurée ; et bien que j'y aie sûrement goûté, aucun de mes souvenirs ne se rattache à du cochon de lait. Il se pourrait donc que le petit garçon soit décevant ; je n'en saurai rien cette fois. Dommage.

44

Je suis donc rentré de la campagne avec une idée de petit garçon dans la tête. Mais tout de suite, je n'en ai pas trouvé. Bien sûr on en voit beaucoup dans les rues, en escamoter un sans que cela se remarque d'une quelconque façon, n'est pas si facile. Je ne vais pas forcer le destin, je préfère rester dans le camp de la providence, qui finit toujours par fournir l'occasion de combler un désir. En attendant, je ne languis pas, j'ai un peu de travail en retard, des choses promises qui ne peuvent se faire trop attendre, du travail personnel également, et des visites administratives qui n'avaient été que trop remises. Le réalisateur zoophile a déposé une nouvelle cassette à la réception de la radio, mais personne ne l'a pu décrire car en fait, ce discret fantôme n'est jamais allé plus loin que la loge du concierge. C'est celui-ci qui la monte et le second paquet, en son absence, fut remis à son fils. Geoffroy me dit que ce

nouveau film est plus long, plus élaboré sur le plan narratif, quoique de même inspiration, que d'une certaine façon l'ensemble a un effet plus conventionnel et moins rigolo. Ce sont des chœurs d'enfants qui chantent sur la bande-son et entre les scènes sont intercalés des extraits, ce qui déçoit un peu Geoffroy puisque là ce n'est pas l'auteur qui a tourné les scènes, d'une compilation vidéo américaine, « death scenes ». Il faudra que je passe chez lui la voir, mais à ce moment, je n'avais pas trop la tête à ça, le destin m'avait envoyé quelqu'un. Deux jours auparavant, dans ce pré-printemps qui s'annonce spécial avec son incessant déluge d'une eau qui n'est même pas froide à tel point que malgré la pluie les rues demeurent pleines de gens plutôt excités, et moi aussi qui, dès que je regarde vers la fenêtre, ai toutes les peines du monde à ne pas aller gambader sur les trottoirs, je rentrais donc d'une de ces irrésistibles promenades et je vois Sébastien, tout mouillé dans le hall.

— Sébastien, dis-je, vous êtes revenus habiter dans l'immeuble ?

— Non, mais je vais toujours à la même école. Il pleuvait beaucoup, et comme je connais encore le code...

— Bien sûr, tu as bien fait. Mais tu n'as plus d'amis dans le quartier ?

— Pas aujourd'hui, il y avait piscine, ils se font tous dispenser. Ça ne leur plaît pas. Ils ne savent pas nager et ils ont peur de l'eau.

— En tous cas, toi, tu n'en as pas peur : Qu'est-ce que tu es

mouillé ! Viens t'essuyer là haut en attendant que ça passe.

Et voilà, c'en était fait de Sébastien qui n'avait pas beaucoup grandi depuis deux ans et qui entra chez moi pour la première fois. Je m'attendais à trouver toute la partie fastidieuse allégée considérablement mais je fus surprise de voir à quel point ; elle fut presque agréable. Je fus surprise que cela ne me demande pas plus de force physique alors que d'habitude j'ai l'impression d'atteindre mes limites, ce qui fut fort plaisant car j'avais conscience qu'il fallait aller vite et ne laisser aucune trace. Le temps qu'il me fallut jusqu'au découpage me sembla court ; je ne gardai qu'assez peu de viande étant donné le mauvais souvenir que j'avais de la viande de poussin, pourtant les sacs dont je me débarrassai étaient légers, réduits, moins nombreux. Le découpage se fit sans aucune peine et tout dans sa chair, ses organes, était joli, petit, de couleur tendre et luisant. Je fis immédiatement un rôti. Je n'invitai personne au dîner, non par égoïsme, mais parce que je ne savais quel nom lui donner. Je craignais d'éveiller un doute. Bien qu'il y ait peu de chances, ce n'est pas la première chose que l'on suppose quand on hésite sur la nature de la viande que l'on vous a servi. J'ai pensé ensuite que j'aurais pu dire du cochon de lait, mais je ne sais pas si ça y ressemble. J'ai passé la journée du lendemain à faire disparaître toutes ses affaires et les déchets ; le ménage aussi, très soigneux. Curieusement, personne n'est venu s'enquérir à son ancien domicile. Il est resté ensuite quelques jours du cochonnet à la sauce aigre douce, le plus délicieux qui soit, avec du riz parfumé.

45

Là-dessus, Geoffroy qui triomphe au téléphone : Je sais qui a déposé les cassettes. Tu ne le croiras pas.

Et le soir, le voilà qui arrive tout impatient de raconter enfin la chose à quelqu'un. C'est le directeur de la radio qui fait déposer les cassettes. Par un jeune stagiaire ingénieur du son, celui qui était là pour la dernière émission de Geoffroy. Après l'émission, Geoffroy et le garçon sont partis ensemble et ont échoué dans une boîte où l'autre ayant trop bu et n'y tenant plus de curiosité, a demandé à Geoffroy en lui faisant promettre de tenir le secret, ce qu'il y avait sur ces cassettes dont on lui avait demandé en les lui remettant, de ne pas révéler la provenance. Confiance mal placée, apparemment, mais le directeur le savait peut-être et cela servait-il ses visées. Geoffroy ne pense pas que le réalisateur soit le patron de la radio, mais il suppose qu'ils sont suffisamment en relation

pour que celui-ci cherche à la diffuser. Comme il n'est pas question d'appuyer ouvertement ce genre de production, le dépôt anonyme serait la solution adoptée. C'est possible. Geoffroy n'a rien dit au stagiaire du contenu et n'a pas l'intention de raconter l'histoire à qui que ce soit. Il finit par penser que la connaissance qu'il a de l'origine du dépôt pourrait peut-être, se trouver utile un de ces jours. Pour l'instant, il décide de ne pas bouger mais il est un peu stimulé par tout ça ; il s'amuse. Comme il arrive directement de la radio et n'est pas passé chez lui, il n'a pas la deuxième cassette. Je la verrai à un autre moment.

46

Je regarde au delà des grilles le pavé luisant de reflets à l'infini. Ma voiture est horriblement mal garée, je ne me décide pas à la laisser ; je tiens à la retrouver en sortant. Je me résigne à refaire un tour. Les essuie-glace deviennent poussifs à mesure que la voiture roule moins vite, je vois en passant qu'il y a beaucoup de monde massé sous le porche devant le hall de la salle de concert qui n'est pas si grande que ça. Les vitres sur le côté je ne peux les baisser, la pluie dégouline dessus ; une masse de gens lookés et surlookés, en train de mouiller leur apparence s'agglutinent sous le moindre rebord. C'est un petit concert privé, qui n'a pas été annoncé, mais l'annoncer apparemment, n'était pas nécessaire pour rameuter tout Paris et un bout de la province. Je m'attendais à une soirée tranquille et je suis venue un peu tard. Le quartier est envahi de grosses caisses ostentatoires et nombre de

petites aussi garées dans tous les sens, laissant dans les rues un peu moins que la stricte place pour la circulation. Je ne sais pas s'il faut trouver ça dissuasif ou excitant ça ressemble à un coup monté. Qu'un concert confidentiel de Wolfgang Goldfeller bloque à 11 heures du soir tout un arrondissement parisien, voilà qui fait d'une star montante une star confirmée et cela me rappelle le piège qui il y a longtemps m'a rendue méfiante avec ce genre de procédé. Il ne s'agissait pas d'une star montante mais descendante, un Français, avec déjà une carrière au Canada et dont on espérait que les lueurs faiblissantes pouvaient encore extirper quelques yens aux Japonais. Il avait juste besoin d'afficher un succès parisien. Tout simple : on a lancé des invitations grandioses et soit-disant extrêmement privées, en fait pas privées du tout au contraire ratissant le plus large possible, à un cocktail sur une péniche (mais en fait il y en avait plusieurs) pour un concert de ce musicien qui n'intéressait plus personne. Quantité de petites arpètes étaient engagées afin de faire mousser la soirée et piéger le maximum de monde. Peu importe qui, pourvu que de loin ça le fasse branché sur le plan de l'ambiance générale. Ce qu'on promettait était une nuit d'orgie. On devait descendre et remonter la Seine au bruit des bouillons de champagne pendant que de la cuisine parvenaient sans désemparer les friandises. À l'heure dite le quai était noir de monde ce qui déjà n'annonçait rien de bon, mais il n'est pas d'hirondelle qui ne sache attendre un peu pour un dîner bien entouré. Les plus proches de la passerelle furent après une assez longue attente embarqués sur une première péniche et se crurent privilégiés ignorant que d'autres bateaux suivaient. L'attente sur les bateaux fut longue, tout le monde à l'extérieur sur les ponts, sans rien à boire ni à manger, et pas même un bar payant. La petite bande que

nous étions commençait, sur cette péniche immobile depuis des heures au milieu de la seine et de la nuit, sans parler du vent, à juger en pratique de la facilité qu'il y aurait à constituer des convois en route pour des camps, des naufrages, des prisons, ou n'importe quoi de pire. Dès que nous avons appris que nous étions filmés par la télévision nippone à qui tout ce cirque était destiné, nous avons disparu assis dans un escalier, car toutes les salles permettant la retraite se sont trouvées fermées. Lorsque le bateau portant la « star » s'est annoncé notre péniche dut faire place et s'est donc enfin trouvée l'occasion que nous attendions alors qu'elle se rangeait le long d'une autre qui était à quai ; il y avait environ entre les deux embarcations un mètre que nous avons comblé d'un banc renversé et, avec pour ma part un petit pincement au coeur à cause des remous entre les coques et du mouvement des bateaux, d'une péniche à l'autre nous nous sommes bientôt trouvés à pied sec, libres d'aller et venir. Nous espérions que l'exemple avait été suivi massivement et qu'une bonne hémorragie avait vidé les ponts censés crouler sous la foule des fans avant que n'arrivent le show et le bateau télévisuel.

Je décide donc, en l'occurrence, de ne pas me présenter à l'entrée frontale mais d'aller plutôt voir du côté d'issues plus dissimulées dans la ruelle sur l'arrière de l'immeuble. Je pensais trouver la ruelle barrée, j'espérais qu'elle était gardée par une connaissance mais à vrai dire je n'en savais rien. Si plus tôt elle avait été fermée, à ce moment elle ne l'était pas et j'ai même trouvé un petit coin, pas terrible d'un point de vue de contractuel mais où sans qu'elle gêne trop le passage j'ai pu glisser ma voiture assez aisément, à reculons. Dans l'angle gauche de mon rétroviseur je pouvais voir l'entrée par laquelle j'avais l'intention d'investir les lieux. Je me suis donné un

petit délai au cas où je pourrais accrocher quelqu'un à l'extérieur, ce qui faciliterait les choses avec les membres du service d'ordre au cas où ils me seraient inconnus. J'ai fermé les yeux et je me suis détendue en écoutant tout le tohu-bohu lointain du trafic et la musique assourdie qui provenait de l'immeuble. Les basses faisaient légèrement vibrer le sol. Au train où semblaient aller les choses, il n'y avait certainement pas d'urgence. La musique s'est soudain amplifiée à l'ouverture d'une porte puis un sursaut de la voiture a rouvert soudain mes yeux. Je m'étais affaissée dans le siège et j'ai dû me contorsionner quelque peu pour regarder dans le rétroviseur. Wolfgang, échappé du backstage, assis sur mon coffre et allumant une cigarette. Puis il a remonté ses pieds, de ses bras entoura ses genoux où il posa son menton et s'est mis à rêver les yeux fermés dans la bruine avec entre les lèvres sa cigarette, les bras très blancs, nus. J'ai eu une inspiration, j'ai saisi la lourde barre métallique qui demeure sous le siège du passager depuis qu'une nuit j'ai été suivie par quatre types très visiblement malintentionnés et que j'ai dû demander du secours, en sortant de ma voiture loin de là où je désirais le faire mais dans un lieu plus fréquenté. Wolfgang s'est retrouvé dans mon coffre ; cela a pris quelques secondes. Je ne me suis pas inquiétée des traces, le déluge s'en était déjà chargé. Je suis repartie. Doucement. Toujours autant de monde sous la pluie, toujours autant d'encombrement dans les rues. Pour moi ce soir, j'avais quitté cette scène, première à savoir le concert annulé et je calculais quoi faire maintenant. Je suis allée chez moi, il n'était pas loin de minuit, trop tôt pour ouvrir mon coffre dans le parking. Je suis monté, j'ai mis des outils, de la corde, de grands sachets poubelle, trois plaids dans un sac et je suis partie vers Meudon. J'avais pensé attendre chez moi une heure plus avancée pour monter le corps mais j'ap-

préhendais le trajet jusqu'à l'ascenseur puis jusqu'à ma porte en le traînant. Je possède une malle dans quoi, frêle et menu, il serait aisément entré. Seulement à la tirer et la pousser sur le palier au milieu de la nuit, j'aurais sans doute réveillé quelqu'un. Et puis j'étais rentré dans une phase d'activité, tourner en rond dans l'appartement me semblait insupportable. Tandis que dehors la pluie s'écroulait sur le monde sans discontinuer. Je connaissais un endroit pas trop loin, dans les bois où avait eu lieu une fête deux ans auparavant. Noyé comme cela devait l'être en ce moment, c'était pour moi l'endroit le plus sûr, l'eau et la boue m'épargneraient le fastidieux et minutieux ménage à quoi je n'étais pas fâchée de couper. Je pensai que la pluie diluerait le sang et l'emporterait aussitôt, argument décisif. Les nuages épais rendaient sombre la nuit, cependant les arbres n'avaient encore que des bourgeons et le peu de lumière qui venait du ciel serait sans doute suffisant, les phares une fois éteints et mes yeux accoutumés. Le chemin de graviers était boueux maintenant, rempli de flaques, le halo de lumière devant moi assombrissait tout ce qui était au delà, limitait ma vision. C'est à une étrange racine d'arbre qui serpentait monstrueusement au sol et sur laquelle j'étais restée assise une partie de la nuit à guider les arrivants il y a presque deux ans, que j'ai su que l'entrée de la clairière était juste à gauche. Je l'ai légèrement dépassée et après avoir reconnu à pied le terrain, j'y suis entrée à reculons. J'étais enfouie dans un énorme imperméable noir qui descendait presque jusqu'aux pieds, dont dépassaient seules mes mains, le rêve s'était emparé de moi et mon corps s'activait selon des ordres qu'il recevait, comme si j'en étais absente, retirée au fond de cette capuche, de plus en plus profond, de plus en plus loin. Comme le surfer, il fut attaché par les pieds et se vida tout pareil de son sang. Je fis alors

méthodiquement ce qu'alors je n'avais pas su faire et il se passa, avant que tout fût soigneusement emballé et rangé, d'un côté les déchets de l'autre la viande, pas mal d'heures au cours desquelles, ma pensée s'évadait de moi en cercles sereins et paisibles d'où émanaient de souples histoires qui transfiguraient le monde autour. C'était, avec sa volonté opiniâtre, le bruit de la pluie qui les racontait. À un moment j'ai eu fini. Tout était rangé, classé, plié systématiquement. Je suis passée par plusieurs communes en rentrant, dans une aube qui tentait de se lever depuis des heures semblait-il, mais retombait chaque fois dans la boue, pour utiliser les poubelles municipales. De retour j'ai mis les plaids dans la machine à laver, les outils dans le lave vaisselle, la viande dans le frigo et je suis ressortie pour un lavage voiture et aspirateur dans le coffre qui fut ensuite briqué avec un désinfectant sérieux et parfumé. Ce que j'ai fait de la viande, c'est le hasard qui m'en a donné l'occasion, le lendemain sur le trottoir, quand j'ai croisé ce garçon que j'ai souvent vu en train de faire du petit commerce de toute sorte dans les soirées. Le voici qui, histoire d'opérer un recyclage urgent et ostentatoire vers la légalité, monte un stand de frites, brochettes, sandwiches sur les festivals de musique. Je lui ai proposé, pour le printemps de Bourges, une quinzaine de kilos de brochettes surgelées, venant d'un autre stand qui se trouvait empêché et dont il pourra écouler l'excédent à la fête de la musique. Le prix défiait toute concurrence, il n'a pas pu refuser. Il viendra les chercher chez moi la semaine prochaine. J'achète des piques en bois, des oignons, des poivrons, des tomates, du céleri du sel du poivre et du paprika et je me mets au travail. Je fais ça un peu chiche pour faire professionnel et je les range dans des barquettes de plastique transparent couvert d'un film plastique. Quand il est venu il m'a demandé ce qu'é-

tait la viande, je lui ai dit que je n'en savais rien et il est parti tout droit les remettre chez lui, dans son congélateur. Et voilà, Wolfgang sera quand même au printemps de Bourges. Sa disparition n'a pas fait beaucoup de bruit, quelques entre-filets, une ou deux phrases laconiques au journal de 20h. Il y avait malaise avec lui, on se méfiait, s'attendait à tout de sa part, sa réputation était celle d'un emmerdeur. J'ai goûté aux brochettes, c'était pas mal, un peu trop d'épices.

Achevé d'imprimer en pdf le 13 mai 2012

ISBN 978-2-9531181-9-3

Pourquoi l'anthropophagie est-elle tabou à ce point ? Parce que dans ce monde elle est le seul moyen pour un individu de se restaurer dans sa dignité.



9 791091 219013

LASSITUDE.FR

979-10-91219-01-3

